

Trajectoires d'engagement contre le sida (ouvrage paru aux éditions textuels, 2002)

Pour Steery

Victor et Baptiste : deux parcours d'engagement

Paris, décembre 1986. Depuis près de deux semaines, la France vit au rythme des agitations de la jeunesse étudiante et lycéenne, en lutte contre un projet de loi de réforme des conditions d'accès aux universités. Dans toutes les grandes villes, des manifestations réunissent des milliers d'adolescents et de jeunes adultes. Le 5 décembre, lendemain de l'un des plus grands rassemblements de cette mobilisation, un jeune maghrébin est battu à mort par deux policiers dans une entrée d'immeuble du quartier latin. Comme celle du 4 décembre, la manifestation unitaire du 10 voit de nombreux provinciaux monter à Paris pour défiler, sous un mot d'ordre marqué cette fois par l'événement tragique. A l'avant du cortège, sur une banderole noire, apparaît en lettres blanches le slogan choisi pour cette journée : « Plus jamais ça ». Au moment où le mouvement remporte la plus large sympathie du public, la mort tragique du jeune homme apparaît comme un prix bien trop cher payé pour ce qui est perçu comme l'un des mouvements étudiants le plus important que le pays ait connu. La manifestation silencieuse du 10 est empreinte d'une dramaturgie placée sous le signe du scandale et de l'indignation. Tout au long de la marche, l'émotion étreint les manifestants venus nombreux. Sur le sol, les contours de corps humains sont tracés çà et là pour signifier la nature du geste commis par le policier. Au sein du cortège, qui se rend d'Austerlitz à Nation, se trouvent deux jeunes hommes qui ne se connaissent pas, mais qui se rencontreront quelques années plus tard sur le terrain d'un engagement commun : celui de la lutte contre le sida. Victor est déjà dans la vie active, il réside à Paris depuis un an. Baptiste est lycéen à Nantes, il a effectué le voyage en train avec quelques camarades pour l'occasion.

Victor est né le 20 novembre 1958 à Lille, où il a vécu jusqu'à l'âge de 26 ans. Originaire d'un milieu modeste (son père est employé, sa mère au foyer), il effectue un parcours scolaire qui, sans être brillant, reste satisfaisant. Il est bachelier à 19 ans et commence à travailler deux ans plus tard, en 1979, après avoir obtenu un BTS de gestion-comptabilité. Garçon sans histoire, apprécié de ses condisciples, en bons termes avec ses parents et ses deux frères plus âgés que lui, il témoigne cependant, durant sa scolarité, d'une certaine inconstance de caractère. Tantôt exubérant, tantôt réservé, il reste un personnage solitaire qui, bien qu'entouré de nombreux camarades, ne possède pas véritablement d'ami proche, à l'exception peut-être de Julie qui le suis depuis ses années de maternelle. C'est avec elle qu'il découvre ses premiers émois érotiques, lors des dernières années de collège. Mais cette expérience peu concluante est de courte durée, et bien que les deux jeunes gens soient alors pour un temps identifiés comme un couple d'amants, leur relation se transforme très vite en complicité amicale. C'est au lycée que Victor comprend mieux les raisons de cet échec amoureux, lorsque pour la première fois, il ressent une attirance pour un camarade de classe du même sexe. Il s'agit d'un garçon plutôt discret, dont les résultats scolaires n'excellent pas, mais qui lui inspire des sentiments forts, jamais éprouvés jusqu'alors. Au plaisir et à l'excitation de ces nouvelles sensations, succède rapidement la déception de ne pas percevoir chez l'objet du désir le retour attendu. La blessure provoquée par cette absence de réciprocité, doublée de l'impossibilité de s'en ouvrir à des proches, restera associée au souvenir douloureux de ce qu'il vit dès lors comme la découverte de son homosexualité.

C'est à l'extérieur du milieu scolaire et de son cercle de camarades qu'il vit sa première aventure avec un homme, de huit ans plus âgé que lui. La rencontre a lieu dans un jardin public, où Victor a déjà connu sur place quelques expériences furtives avec des garçons qu'il n'a jamais revu. Mais cette fois, c'est une relation amoureuse qui s'instaure, celle qu'il attendait depuis de longs mois. Il

est en classe de terminale et fêtera bientôt son 18^e anniversaire. Âgé de 26 ans, son ami n'en est pas à sa première liaison. Pourtant, personne dans son entourage ne connaît son homosexualité : ni ses amis, ni sa famille, ni ses collègues de travail. Fort de cette relation, Victor éprouve pour sa part le besoin pressent de la faire connaître à ses proches, afin de révéler ainsi son homosexualité. Son premier confident n'est à l'évidence pas choisi au hasard : le camarade de classe avec lequel il s'entend le mieux est lui aussi attiré par les hommes et avait compris que tous deux partageaient ce trait. Après la rencontre de son compagnon, la découverte de l'homosexualité de son copain de classe représente pour lui un second pas vers l'émancipation. La complicité nouvelle qui le lie au second compense en partie le malaise éprouvé face à la discrétion exacerbée du premier. Ensemble, les deux amis verbalisent les sentiments d'oppression et de silence imposé qu'ils ont éprouvés sans savoir se le dire. Informés de l'existence d'un groupe homosexuel lillois par le biais d'une émission de radio locale, ils décident de se rendre à l'une de ses réunions régulières. Alors qu'il est encore au lycée, Victor fait ainsi son entrée au Groupe de Libération Homosexuelle (GLH) de Lille, dont il deviendra durant plusieurs mois un membre fidèle mais finalement peu actif. Dans la chronologie du mouvement homosexuel, ce groupe fait suite au militantisme radical du début des années 70, incarné par le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR), et fédère, dans les principales villes françaises où il existe, plusieurs centaines d'homosexuels hommes et femmes. A cette période, le statut de l'homosexualité a certes bénéficié de la récente libération des mœurs, mais sa visibilité dans le monde social reste limitée et souvent le fait d'actes de courage qui relèvent plus du militantisme individuel que du comportement spontané.

Ces nouvelles activités ne l'empêchent pas d'obtenir le baccalauréat et de s'inscrire dès la rentrée 1977 en BTS de gestion-comptabilité. Son temps se partage désormais entre ses études, ses activités sportives, et ses relations amicales et sentimentales. En quelques mois, son réseau de connaissances s'est étoffé et se trouve à présent principalement composé d'homosexuels. Ceux qu'il a rencontrés au GLH les quelques mois où il s'y est rendu, mais aussi ceux qu'il a connus sur des lieux de rencontre ou dans la première discothèque exclusivement gay de Lille qui vient d'ouvrir et qu'il fréquente assidûment. Après s'être séparé de son compagnon, lorsque celui-ci a du quitter la ville pour l'étranger, Victor ne recherche plus la vie de couple, il entend profiter des plaisirs disponibles pour un homosexuel de son âge et multiplie les aventures sans lendemain. Dès l'obtention de son BTS en 1979, il entre dans la vie active : il intègre un poste de comptable à France Télécom. Il a presque 21 ans. Il profite de son départ du foyer parental pour annoncer à sa famille son homosexualité ; le terrain était largement préparé et leur réaction est alors plutôt indifférente.

Incontestablement, la fin des années 70 et le début des années 80 correspondent à la période la plus sereine, la plus heureuse de la vie de Victor. Pour un homosexuel qui entame sa vie d'adulte, l'existence dans une ville de province telle que Lille est relativement paisible. Pour lui, comme pour de nombreux gays de sa génération, le temps est à l'insouciance, ou au moins à la tranquillité. Tout se passe comme si le processus d'acceptation de sa propre homosexualité suivait l'évolution progressive du statut des homosexuels dans la société, tant la reconnaissance sociale ou légale semble alors toujours plus proche. En même temps, des problèmes persistent, dont il sait prendre la mesure : un article du code pénal fixe à 18 ans la majorité sexuelle pour les homosexuels alors qu'elle est inférieure de trois ans pour les hétérosexuels, des discriminations ont régulièrement cours dans tous les domaines de la vie sociale (emploi, logement, couple, parentalité, etc.), le fichage des homosexuels par la police perdure, et l'on trouve encore l'homosexualité dans la classification des troubles mentaux établie par l'Organisation Mondiale de la Santé et adoptée en France par le Ministère de la santé. C'est pour lutter contre ces discriminations que se crée le Comité d'Urgence Anti Répression Homosexuelle (CUARH) lors de la première Université d'été homosexuelle (UEH), qui se tient à Marseille en juillet 1979, avec le soutien du maire de la ville, Gaston Defferre (elle aura lieu tous les deux ans jusqu'en 1987). Le CUARH se distingue du militantisme des GLH, et plus encore du FHAR, par son projet réformiste. L'objectif n'est plus de prôner la révolution ou de faciliter un vécu collectif de

l'homosexualité, mais bien de formuler des revendications concrètes visant à améliorer le sort et la place des homosexuels dans la société.

Peu de temps après avoir intégré son premier emploi, à la rentrée 1979, Victor fait en sorte que son homosexualité soit connue de son entourage professionnel. Avant la fin de l'année, sa famille n'est plus seule au courant : une partie de ses collègues le sont aussi. C'est au cours de cette période qu'il découvre l'existence du premier mensuel homosexuel vendu en kiosque, *Gai Pied*, dont le numéro un est paru en avril 1979. Dans les pages de ce journal, il apprend avec beaucoup d'intérêt la création du CUARH à Paris, mais lorsque l'association se constitue à Lille, il ne la rejoint pas. Comme si le fait de vivre son homosexualité sans trop de heurt lui permettait l'économie d'un engagement auquel la découverte trop solitaire et perturbante de ses préférences l'avait conduit quelques années plus tôt. L'appartenance à un groupe « militant » (bien que le CUARH ne le soit pas de la même manière que le GLH) semble définitivement associée dans son expérience au vécu douloureux et non accompli de son identité sexuelle. En revanche, il adhère à la CFDT et devient délégué du personnel dès la fin de l'année 1980.

En même temps, Victor se tient au courant de l'actualité homosexuelle, en particulier grâce au *Gai Pied* qu'il achète chaque mois. C'est dans ses colonnes qu'il est informé début 1981 de la manifestation qu'organise le CUARH à Paris, à la veille des élections présidentielles, afin de réclamer la suppression dans le code pénal de la circonstance aggravante d'homosexualité dans le cas de relations sexuelles avec des mineurs. Le 4 avril, il se rend à Paris avec plusieurs amis lillois pour participer à cette manifestation qui remporte un succès sans précédent. Entre la Place Maubert et le parvis du Centre Georges Pompidou, près de 10 000 homosexuels défilent en scandant de nombreux slogans, dont le fameux : « Giscard, des diamants pour nos amants ! ». Cette marche sera considérée *a posteriori* comme l'une des premières *Gay Pride* en France, sans qu'elle en porte encore le nom. Des militants du FHAR, puis du GLH, participaient certes à la manifestation du 1^{er} mai depuis le début des années 70, mais la première manifestation spécifiquement homosexuelle en France n'avait eu lieu qu'en 1977 pour protester contre la croisade homophobe d'Anita Bryant aux Etats-Unis, suivie de deux autres en 1979 et 1980. A l'instar de nombreux homosexuels rompus à des années de gouvernement de droite, Victor a pris note des engagements du candidat socialiste, et lui apporte sa voix dès le premier tour, convaincu que son élection ne peut que servir la cause. Le 10 mai 1981, François Mitterrand est élu président de la République. Le mois suivant, des élections législatives sont organisées, la majorité à l'Assemblée Nationale passe à gauche ; François Mitterrand ne tarde pas à tenir les promesses faites aux homosexuels, notamment en abrogeant l'alinéa 331-2 du code pénal et en supprimant les fichiers de police. Le temps est à l'euphorie.

Au cours de l'été 1981, Victor participe à la seconde UEH à Marseille. Sur le campus de Luminy, les homosexuels réunis savourent chaque instant. Les activités culturelles et les réunions de travail alternent avec les moments de détente : ballades en ville ou dans les calanques, baignades, soirées arrosées et jeux de séduction qui se concluent souvent par des liaisons aussi passionnées qu'éphémères. Pourvu d'un physique ordinaire, il connaît un succès honorable, et multiplie les aventures comme jamais en si peu de temps. Depuis sa première relation, qui remonte à l'époque du lycée, il n'a plus connu de relation stable ; non pas qu'il y répugne, mais il préfère jouir des plaisirs disponibles et attend pour s'établir de rencontrer celui dont il sera vraiment épris.

C'est dans ce contexte qu'apparaissent les premières informations relatives à une maladie mortelle frappant en premier lieu les homosexuels. Dans *Gai Pied* tout d'abord, puis dans la presse généraliste, en particulier *Libération* dont il se souviendra toujours certaines Unes retentissantes, il lit les informations sur cette nouvelle maladie, parfois qualifiée de « cancer gay ». L'expression a de quoi rebuter, et face à la très grande incertitude des connaissances disponibles, il n'est pas étonnant que Victor, comme l'immense majorité des homosexuels à l'époque, ait du mal à prendre cela au sérieux, c'est-à-dire à considérer que cela puisse exister pour lui-même. Peu à peu pourtant, le thème devient récurrent dans les conversations avec ses amis. Objet de plaisanteries le plus souvent, il finit par inquiéter les uns ou les autres, sans que personne ne puisse être certain

de la rationalité de telles craintes. Lorsqu'au cours de l'année 1983, l'hypothèse est faite d'un lien entre la maladie et l'inhalation de *poppers*, cet arôme vendu en flacons et utilisé par les gays lors de sorties ou au cours de l'acte sexuel, certains ne peuvent s'empêcher de réduire leur consommation, tout en raillant l'hypothèse.

A cette période, Victor se rend régulièrement à Paris, où il fréquente les premières discothèques comportant des espaces réservés aux échanges sexuels (*backrooms*). Il a, dans la ville, un groupe d'amis constitué progressivement, au gré de rencontres dans ces lieux, ou qu'il a connus à Lille avant qu'ils ne déménagent. C'est dans ce cercle qu'il rencontre pour la première fois en 1984 la réalité de la maladie que l'on qualifie désormais de SIDA (syndrome de l'immunodéficience acquise), dont on sait qu'elle est provoquée par le virus de l'immunodéficience humaine (VIH), et que celui-ci se transmet par les relations sexuelles et par le sang. Les malades sont encore peu nombreux (on en dénombrera moins de 400 à la fin de l'année), mais celui que connaît Victor est bel et bien atteint d'un mal dont les signes sont aussi terribles que les descriptions sensationnalistes parfois données à lire. Il n'appartient pas à son cercle d'amis proches, et Victor ne le verra que deux ou trois fois lors de la brève période qui s'écoule entre l'apparition de la première infection opportuniste et son décès. Le spectacle effrayant de la déchéance physique et le récit que lui font ses amis des derniers instants auraient suffi à l'inquiéter, mais une raison supplémentaire fait de ce décès un événement alarmant : plusieurs mois avant qu'il ne survienne, il a eu à plusieurs reprises avec la victime des relations sexuelles non protégées.

Du malheur qui s'annonce, il est encore possible de croire qu'il n'atteindra que quelques-uns, autres que soi-même. Nous sommes au début de l'année 1985, Victor a 26 ans. S'il apprécie l'existence sereine qu'il mène à Lille, il songe à quitter la ville, pour profiter tant qu'il est temps des ressources de la capitale, qu'il entrevoit à chacun de ses voyages, mais dont il a l'impression de ne jamais pouvoir pleinement jouir. C'est pourquoi il demande sa mutation, qui lui sera accordée en septembre. Au cours de l'été, il se rend à l'UEH pour la troisième fois. Sur le campus de Luminy, les réjouissances se suivent et se ressemblent, mais cette année, une présence marque certains esprits, celle de militants peu connus jusque là dans le domaine des luttes homosexuelles, qui disent avoir créé une association six mois plus tôt pour lutter contre le sida. L'un, Daniel Defert, est universitaire ; il a été l'ami de Michel Foucault jusqu'à son décès, le 25 juin 1984. L'autre, Frédéric Edelmann, est journaliste au *Monde* ; il a connu le philosophe et son ami à l'occasion d'autres luttes, dans les années 70, à l'époque où ceux-ci animaient le Groupe Information Prison (GIP). Leur nouvelle association s'appelle AIDES. Elle ne s'adresse pas spécifiquement aux homosexuels mais entend diffuser l'information la plus juste et apporter son soutien aux malades, alors peu nombreux et souvent très isolés. Ils ont néanmoins décidé d'intervenir à l'UEH pour alerter les homosexuels, encore trop frileux à leur goût, des risques de diffusion de la maladie, et des moyens de s'en protéger. Les réactions sont très diverses ; les plus hostiles ne sont pas les moins nombreuses... Victor est plutôt perplexe, peu désireux de réfréner ou de modifier sa sexualité, mais il ne peut réprimer l'inquiétude qui progressivement s'installe, chez lui comme chez d'autres.

Lorsqu'il s'installe à Paris, en septembre 1985, il suffit de quelques mois pour que ses inquiétudes s'avèrent fondées : la présence du sida se fait vite plus prégnante. C'est en 1985 que *Gai Pied* commence à livrer des informations sur la maladie sans les minimiser. C'est également en 1985 que le journal diffuse la première brochure de AIDES et publie des consignes de prévention. Enfin, c'est toujours *Gai Pied* qui accueille l'enquête sur les modes de vie homosexuels initiée en 1985 par le sociologue Michael Pollak. A bien des égards, l'année 1985 marque le début de la mobilisation mondiale contre l'épidémie. Par exemple, la première conférence internationale sur le sida est organisée cette année-là à Atlanta (États-Unis). Toujours en 1985, les tests de dépistage sont mis au point et les homosexuels masculins, pour être souvent dits les plus touchés, sont les premiers à y avoir recours. Beaucoup cependant préfèrent ne pas savoir, et Victor est de ceux-là. Au cours de l'année 1986, son existence se trouve pourtant marquée par l'épidémie. Dans son réseau de connaissances, très largement composé d'homosexuels, une dizaine de personnes se

révèlent séropositifs. Deux amis proches tombent malades et décèdent avant que l'année ne s'achève. Lorsque Jean-Marie Le Pen propose de créer des « sidatoriums » au cours de l'émission *L'heure de vérité*, il éprouve violemment la menace d'une telle exclusion. Il comprend la persistance de certains à ne pas vouloir prendre connaissance de leur statut sérologique.

Au début de l'année 1987, il décide pour sa part de se rendre dans un centre de dépistage, ne supportant plus le doute. Lorsque le résultat lui est annoncé, il n'est finalement pas surpris d'apprendre qu'il est séropositif. Cette nouvelle n'est certes pas anodine, mais c'est avec une certaine indifférence qu'il la reçoit tout d'abord. Sa santé est bonne et les connaissances de l'époque laissent planer un large doute quant aux chances qu'ont les personnes infectées de développer la maladie. En même temps, la réalité de l'épidémie au sein de la population homosexuelle limite largement l'espoir que chacun s'efforce de conserver : pendant l'année 1987, plus de la moitié des proches de Victor sont diagnostiqués séropositifs ou malades, d'autres encore vont mourir. Dans un tel contexte, son inquiétude ne peut que croître. Le stress produit par l'atteinte de nombreux proches est redoublé par la gestion de sa propre séropositivité. Chez les homosexuels, le sentiment d'être atteints frontalement, au moment où les discours publics évoquent le sida sous la forme d'une menace théorique, leur donne l'impression d'être la cible d'une catastrophe dont seules les victimes perçoivent les effets et l'étendue. Le sida est déclaré cette année-là « grande cause nationale » par Michèle Barzach, qui occupe le poste de Ministre déléguée chargée de la Santé, un peu comme si le fléau n'était qu'une menace à écarter. La première campagne de prévention télévisée assène un slogan malvenu pour certains : « Le sida, il ne passera pas par moi »... Trop tard pour Victor et ses amis, le sida est déjà passé par eux. Pendant que certains tentent de se convaincre que l'épidémie ne les atteindra pas, d'autres en subissent les ravages. C'est tout le sens de la métaphore militaire qui traverse l'ouvrage d'Alain-Emmanuel Dreuilhe publié à cette période, et que Victor découvre lorsque l'auteur est invité dans l'émission *Apostrophes*. D'un autre côté, le fait de se savoir séropositif, dans un tel contexte, pose le problème de la révélation à l'entourage de ce statut. Pour les homosexuels qui se savent atteints, cette question s'apparente largement à celle du *coming-out* (révélation de l'homosexualité) qu'ils ont du affronter au cours de leur jeunesse. C'est d'ailleurs sous la forme de l'aveu que cette révélation est faite pour la première fois par une personnalité publique, lorsque Jean-Paul Aron témoigne de sa maladie dans *Le Nouvel Observateur* à la fin du mois d'octobre.

Quelques jours plus tard, alors qu'un sixième décès vient de survenir dans son entourage, Victor téléphone à l'association AIDES pour se renseigner sur les modalités d'intégration. On lui explique qu'il lui faut suivre tout d'abord un entretien puis, s'il est jugé apte, un week-end de formation. Le 10 décembre, il se rend au rendez-vous fixé avec le responsable du recrutement des volontaires, dans les locaux de l'association, qui se trouvent alors cité Paradis, dans le 10^e arrondissement. Il ne connaît personne qui fasse partie du groupe, à l'exception des fondateurs rencontrés à l'UEH, et il n'est pas certain que ce groupe soit celui qu'il recherche. Il s'y rend tout autant pour s'informer que pour y être accepté comme volontaire. D'ailleurs, lorsque la question lui est posée, il ne sait dire ce qui le pousse à proposer ses services à l'association, et encore moins ce qu'il souhaiterait y faire. Il se contente d'évoquer la place qu'a pris le sida dans sa vie en l'espace de seulement quelques mois. Il vient d'avoir 29 ans. Il sait qu'une parenthèse s'est ouverte quelques années plus tôt lorsqu'il a commencé à assumer son homosexualité ; il craint aujourd'hui qu'elle ne se soit déjà refermée. Au cours de l'entretien, rien ne lui est dit du statut sérologique de ceux qui deviennent volontaires, pas plus que lui n'évoque le sien. Lorsque le rendez-vous s'achève, il comprend déjà mieux ce qu'il recherche, et perçoit qu'il ne l'obtiendra qu'indirectement. AIDES n'est pas un groupe homosexuel, ni un groupe de séropositifs ; il sent pourtant qu'une place lui revient peut-être, précisément à ce double titre. Il ne peut s'empêcher de percevoir comme un signe la création à Lille ce même mois de novembre du comité AIDES Nord-Pas-de-Calais, dont l'informent des amis résidant dans la ville natale.

La formation qu'il suit a lieu au début de l'année 1988. Celle-ci comprend tout d'abord un module consacré aux connaissances scientifiques sur le VIH qui, à l'époque, sont réduites. Les

mécanismes du virus et ses modes de transmission sont déjà bien connus, mais l'histoire naturelle de la maladie reste en partie mystérieuse : faute de recul, il est encore difficile d'évaluer la durée de vie des personnes atteintes, et plus encore de prédire les chances d'évolution vers la maladie de ceux qui se découvrent séropositifs. Les traitements prophylactiques des principales infections opportunistes commencent à apparaître, mais pour les personnes en phase asymptomatique, le seul traitement disponible est l'AZT, que les médecins prescrivent depuis quelques mois à peine. Une seconde partie de la formation consiste en des jeux de rôles, qui sont l'occasion de tester les capacités de résistance des candidats face aux émotions qu'ils auront à gérer dans le cadre de leur activité de bénévole. C'est souvent à l'occasion de ces exercices, parfois très éprouvants, qu'une partie des postulants renonce à s'engager. Victor, comme la plupart des autres, n'a pas l'habitude de ces mises à l'épreuve, qui sont pour lui l'occasion d'une profonde introspection. Mais plutôt que de le dissuader, elles vont lui faire prendre conscience que cet engagement est bien celui qu'il souhaite. En effet, le bouleversement qu'il éprouve n'est pas vécu comme un épisode destructeur, mais au contraire, le fait de pouvoir dépasser l'émotion douloureuse qui l'assaille lui fait entrevoir ce qu'il peut tirer au moyen cet engagement, et en contrepartie y livrer. S'il évoque la maladie et la mort de proches, il passe son statut sérologique sous silence, comme à l'occasion de l'entretien préalable. Sur les quinze participants, seul un homme parle de sa séropositivité. Le test de dépistage commence d'ailleurs à peine à être conseillé par l'association à l'époque. Pendant longtemps, elle s'est refusée à le préconiser auprès des personnes exposées, mais elle commence alors à changer de ligne.

Dès les premières semaines au sein de l'association, il constate la difficulté qui existe en interne à évoquer cette question, tout d'abord à travers l'impossibilité qu'il éprouve lui-même à l'aborder. Non pas qu'il en ait honte ou qu'il n'ait pas l'habitude d'en parler autour de lui – la plupart de ses amis homosexuels sont au courant (à l'inverse de sa famille ou de ses collègues de travail) – mais il ressent comme illégitime l'explicitation de cette préoccupation au sein d'une association sensée venir en aide aux usagers. Il comprend vite que cette question est au centre de débats conflictuels récents, ayant conduit moins d'un an plus tôt au départ d'une partie des dirigeants. Des deux fondateurs rencontrés lors de l'UEH en 1985, l'un - le journaliste Frédéric Edelman – est parti rejoindre une autre association, Arcat-sida, suivi d'autres responsables et volontaires de l'époque, dont le médecin Jean-Florian Mettetal. Ces derniers souhaitaient d'une part professionnaliser l'association et d'autre part marquer davantage la frontière entre volontaires et usagers ; ils déploraient en outre l'image trop homosexuelle de l'association. Au moment où Victor intègre AIDES, l'ambiance n'est pas mauvaise mais certaines tensions s'observent, qu'il imagine liées à ces récents débats. En tant que séropositif, il sait qu'il y a sa place, mais qu'elle ne saurait en aucun cas se réduire à ce seul trait.

Il lui faut choisir une activité. Dès la formation, il a compris que la plus valorisée au sein du groupe est celle de l'aide aux malades. Une partie des volontaires suivent ainsi des personnes atteintes, le plus souvent en binôme, se rendant régulièrement à leur domicile pour leur procurer un soutien à la fois moral et matériel. Il sait qu'il n'est pas en mesure d'accomplir cette tâche. Il choisit plutôt de rejoindre le second secteur principal de l'association qui l'attire bien davantage : la permanence téléphonique (PTL). Ce service initié début 1985 et devenu quotidien dès l'année suivante, est proposé chaque jour entre 19H et 23H. Des deux activités, la seconde est celle qui offre le mieux, par le dispositif technique qui sépare le volontaire de l'utilisateur, la possibilité d'établir la « bonne distance » requise. Deux soirs par semaine, il se rend cité Paradis et répond aux appels pendant deux à trois heures en moyenne. En général, quatre ou cinq écoutants sont présentes en même temps.

AIDES est alors composée d'une majorité d'hommes homosexuels et d'une petite minorité de femmes hétérosexuelles. La plupart ont connu les ravages de l'épidémie avant d'entrer dans l'association, et ces expériences communes forment incontestablement un lien fort entre volontaires. Victor est familier de l'ambiance qui règne dans l'association : il y retrouve les formes de sociabilité qu'il a connues dans les mouvements et le milieu homosexuels. La différence est

qu'ici, l'homosexualité n'est pas la raison d'être officielle du collectif, et surtout que les homosexuels ne sont pas seuls dans le groupe. D'une certaine manière, Victor voit l'association comme une image en négatif de la société, où le rapport entre majorité hétérosexuelle et minorité homosexuelle serait inversé, alors qu'il percevait les associations spécifiquement homosexuelles plutôt comme des sous-groupes de la société. Au sein de AIDES, un certain nombre de volontaires sont séropositifs, comme lui. Il le comprend souvent sans que cela soit dit. Avec certains d'entre eux seulement, ceux dont il est le plus proche et qu'il côtoie bientôt en dehors de l'association, il évoque ouvertement la question. Mais à l'inverse de ce qui s'est passé autour de son homosexualité, l'engagement au sein d'un groupe de pairs ne provoque pas chez lui le désir de révéler sa séropositivité à son entourage familial et professionnel. L'idéologie de la confidentialité et de la non discrimination qui gouverne l'association l'aide au contraire à mieux intégrer cette donnée sans avoir à la divulguer plus largement autour de lui. Par ailleurs, le fait de rejoindre AIDES lui permet de reprendre une activité sexuelle, principalement avec des personnes de même statut sérologique, sa libido ayant disparu à l'annonce de la séropositivité, laissant place à l'angoisse de contaminer ses partenaires.

A partir du moment où il intègre AIDES, Victor réduit considérablement son engagement syndical. Son intérêt pour la politique se trouve dès lors entièrement conditionné par les préoccupations qu'il développe dans le milieu associatif. C'est à l'aune des actions menées dans le domaine de la lutte contre le sida qu'il souhaite évaluer désormais les qualités des politiques en activité. A ce titre, il sait, comme tous ceux qui sont engagés dans ce combat, que les premières mesures ont été prises par un ministre de droite, alors que le président socialiste pour lequel il a voté en 1981, l'année de la découverte des premiers cas, n'a encore jamais prononcé publiquement la moindre parole sur l'épidémie. En mai 1988, il décide pourtant de voter à nouveau pour lui, nourrissant l'espoir que celui qui, au début de son premier septennat, a pris les mesures que les homosexuels attendaient, ne tarderait pas à mener une véritable politique de lutte contre le sida.

Cette première année de volontariat au sein de AIDES s'effectue dans un contexte de fort développement de la lutte contre le sida, tant au niveau gouvernemental qu'associatif. Après la réélection de François Mitterrand, le nouveau ministre délégué à la santé commande au professeur Claude Got un rapport sur le sida qui devra permettre de (ré)orienter les politiques publiques dans ce domaine. Cette même période voit l'éclosion de nouvelles associations de lutte contre le sida, pour une partie créées par des anciens membres de AIDES, sur des thématiques peu ou pas couvertes par cette association, dont la position est alors largement dominante. C'est au cours de l'année 1988 qu'elle organise ses premières Assises nationales à Bordeaux, alors que se créent la plupart des comités de province. Le premier décembre 1988 a lieu la première Journée mondiale du sida.

En 1989, les signes du développement de la lutte contre le sida se multiplient et confèrent à l'engagement au sein de AIDES un caractère précurseur que Victor, comme beaucoup d'autres volontaires, vit comme fortement valorisant. Mais ce développement représente aussi une menace pour l'association dans l'exercice de son monopole. Pour ses membres, toute nouvelle initiative est observée avec méfiance et potentiellement jugée illégitime. Cette année-là, l'association est constituée en fédération : le comité parisien original devient officiellement AIDES Fédération et un comité local, AIDES Paris-Ile-de-France, est créé pour maintenir les actions de terrain. Victor poursuit son activité d'écouter sans faiblir, même si la lourdeur de certains appels l'accable parfois. Le fonctionnement de plus en plus bureaucratique et hiérarchisé de l'association, que beaucoup critiquent et qui provoque le motif officiel du départ de certains volontaires, ne le dérange pas. La plupart de ceux qui composent son entourage familial et professionnel sont à présent au courant de son activité, que beaucoup perçoivent comme un beau geste de solidarité.

Au début du mois de juin 1989, lorsque se tient la 5^e conférence internationale sur le sida à Montréal, Victor découvre dans la presse homosexuelle et généraliste les événements qui émaillent cette année-là la tenue de l'événement mondial : des militants américains et canadiens

manifestent, envahissent les tribunes et imposent bruyamment la présence des malades et des séropositifs. Au cours de cette même conférence, le président de AIDES, Daniel Defert, prononce une communication sur « le malade, nouveau réformateur social », dans laquelle il analyse le nouveau rôle des personnes atteintes dans l'organisation des soins et de la prise en charge médicale. En même temps, dans une interview accordée à cette occasion, le fondateur de AIDES porte un regard critique sur les modes d'action employés par les activistes. Victor, qui lit cette interview le mois suivant dans la revue *Sida 89*, récemment créée par l'association Arcat-sida, ne sait que penser de ces interventions militantes inédites dans la lutte contre le sida. Il lui serait inconcevable de s'y livrer, mais il éprouve une forme d'exaltation à la seule vue des photos qui montrent de jeunes et beaux garçons brandissant pancartes et banderoles sur l'estrade de la salle de conférence. Nul doute que le caractère exotique de cette réponse américaine à l'épidémie joue pour beaucoup dans l'indulgence de son regard. Le même mois, au cours de la Gay Pride, la première à laquelle participe officiellement AIDES, il assiste à la première action d'Act Up-Paris : une quinzaine de jeunes hommes, arborant des T-shirts noirs avec triangle rose et slogan SILENCE=MORT écrit en blanc, se couchent à deux reprises sur la chaussée, restant silencieux et immobiles quelques instants, sous le regard circonspect des participants. C'est le premier *die-in* français. Ce spectacle ne lui inspire pas le même trouble que les interventions médiatiques des nord-américains : il est d'accord avec la plupart de ses amis volontaires présents pour considérer que l'importation du groupe Act Up dans notre pays est largement inadaptée à la situation française.

L'année 1989 est marquée par la création de trois agences gouvernementales respectivement chargées de la recherche, de la prévention et des questions éthiques liées à l'épidémie, conformément aux recommandations de Claude Got. L'Agence Française de Lutte contre le Sida (AFLS) a pour mission d'organiser les campagnes de prévention et de répartir les fonds attribués aux associations qui mènent des actions sur le terrain. Victor a le sentiment que l'engagement des pouvoirs publics qu'il attendait se concrétise enfin. C'est pourquoi il comprend mal l'apparition, sur la scène associative, de différents groupes porteurs d'un discours revendicatif et virulent à leur rencontre. En même temps, en tant que séropositif œuvrant au sein d'une association qui n'a pas vocation à servir d'auto-support à ses membres, et où la parole sur sa propre séropositivité est encore l'objet de tabous, il est attentif et sensible à ces discours tenus à la première personne émanant de nouveaux groupes qui entendent porter la parole des personnes atteintes. Act Up-Paris en premier lieu, mais aussi Différence... Positif, Positifs et Solidarité Plus dont il connaît l'un des deux fondateurs puisque ce dernier animait jusqu'à son récent départ un groupe de parole au sein de AIDES. S'il s'est accommodé du non-dit qui pèse sur la séropositivité des volontaires au sein de AIDES, et qu'il y puise même une partie des ressources lui permettant de gérer cet état, l'émergence alentour d'une parole publique de plus en plus prégnante sur la séropositivité réactive une certaine frustration éprouvée dans son association.

C'est ainsi qu'il décide de participer aux Etats Généraux « Vivre le sida » qui sont organisés à Paris les 17 et 18 mars, dans le but de favoriser l'expression des personnes atteintes indépendamment de leur lien éventuel avec un appareil collectif. Initié en juillet 1989, cet événement est préparé au sein d'une association créée pour la circonstance et dissoute après son déroulement. Il donne lieu, à son issue, à la publication d'un livre blanc où seuls apparaissent les prénoms des intervenants. Comme Victor, de nombreux séropositifs volontaires à AIDES dans toute la France participent à l'événement. Certains prennent même une part active à son organisation, alors que celui-ci est très explicitement justifié dans le dossier qui le présente par un refus de la parole associative sur la séropositivité dont de plus en plus de personnes font désormais l'expérience. S'il est un moment crucial et inoubliable pour beaucoup de ceux qui y participent, l'événement ne connaît qu'un modeste écho à l'extérieur, par le biais de quelques articles de presse. En revanche, la publication le même mois de l'ouvrage de Hervé Guibert, *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, est l'objet de la plus forte médiatisation qu'ait connu un écrivain témoignant de sa séropositivité. Comme beaucoup d'autres, Victor achète l'ouvrage et le dévore

en quelques heures. A sa lecture, il constate avec étonnement que parmi les personnages mis en scène figurent les fondateurs de AIDES, dont il découvre avec incrédulité un visage qu'il ignorait. Pendant tout l'été 1990, Victor cesse son activité à AIDES pour prendre les plus longues vacances qu'il se soit offertes depuis qu'il vit à Paris. C'est dans les médias qu'il apprend, au début du mois d'août, que AIDES est reconnue d'utilité publique. Lorsqu'il réintègre son activité d'écouter à la rentrée, le bruit court que le service va être supprimé et qu'une association va être constituée pour remplir spécifiquement cette tâche. Ce n'est pas une rumeur : au mois de novembre 1990, Sida Info Service (SIS) est créée par l'AFLS, dans le but de professionnaliser l'écoute téléphonique liée au VIH. Le directeur de la nouvelle association est issu de AIDES, comme certains des premières personnes recrutées. Désormais, les écoutants sont tous des professionnels salariés, mais la tranche horaire 19H-23H reste réservée aux volontaires de AIDES qui souhaitent poursuivre leur activité bénévolement.

En 1991, l'association connaît une phase de forte croissance. Elle va tout d'abord considérablement renforcer sa professionnalisation en procédant à une embauche massive de salariés, issus pour une part de la population des bénévoles. Au cours de cette période, le recrutement professionnel s'accroît également dans d'autres associations de lutte contre le sida, notamment Arcat-sida, SIS et Vaincre Le Sida, la première association créée en France en 1983. Au même moment, AIDES organise une campagne visant au recrutement de nouveaux volontaires, qui va contribuer à renflouer sensiblement ses rangs. Avec ces nouveaux arrivants, le profil des bénévoles de l'association évolue nettement et se diversifie : on y trouve des personnes plus distantes de l'épidémie, davantage de femmes et d'hétérosexuels. Au mois de mai, AIDES Fédération et AIDES Paris-Ile-de-France s'installent dans de nouveaux locaux, rue de Belleville, dans le 19^e arrondissement de Paris. Victor ressent péniblement la diversification des volontaires de l'association et n'aime pas l'idée de faire de l'écoute au sein de SIS. Il décide de cesser cette activité et rejoint en avril 1991 le groupe de prévention en milieu gay – dont l'action fondatrice, le « Marathon du Transfert », a eu lieu le 1^{er} décembre 1990 – au moment où il est rebaptisé Pin'AIDES. A ce titre, il participe au colloque « Homosexualités et sida » organisé au Ministère de la santé les 12 et 13 avril. Lors de la table ronde de clôture, une action menée par Act Up contre le directeur de l'AFLS, Dominique Charvet, le choque profondément ; les militants tentent en vain de le menotter, le bousculent et le renversent à terre.

En novembre 1991, Daniel Defert quitte la présidence de AIDES Fédération, justifiant le choix de son départ par un état d'épuisement psychologique, la nécessité d'une évolution pour l'association, et le fait d'être séronégatif, considérant que sa légitimité n'est plus entière de ce point de vue. Au sociologue succède un psychiatre, le docteur Arnaud Marty-Lavauzelle, qui ne fera mystère ni de son homosexualité, ni de sa séropositivité. C'est pour Victor un réel réconfort qui lui redonne un nouveau souffle. La forte institutionnalisation de l'association, l'autonomisation de l'écoute téléphonique en un service professionnalisé et la diversification du profil des volontaires étaient autant d'éléments menaçant sa motivation. La parole publique sur la séropositivité, désormais courante à l'extérieur de l'association, était toujours aussi difficile à exprimer au sein de AIDES. Avec ce nouveau président, un geste symbolique est accompli, qui laisse penser à Victor que sa place est toujours là dans l'association. De plus, sa nouvelle activité au sein de Pin'AIDES lui permet de renouer avec un engagement plus communautaire.

Le 22 mai 1992, une manifestation de rue réunissant AIDES et Act Up a lieu pour la première fois ; elle a pour objet la revendication d'un « Plan d'urgence pour les hôpitaux ». Le parcours s'étend de l'avenue des Gobelins à l'avenue Victoria, près de l'Hôtel de Ville. A l'arrivée, un *die-in* a lieu. Des militants se couchent sur la chaussée pour simuler la mort. Victor, comme beaucoup des volontaires de AIDES présents, se place à la périphérie tout en regardant médusé le spectacle de ces centaines de personnes allongées. Au sol, un jeune homme l'apostrophe lui et ses amis volontaires : « Couchez-vous par terre ! ». Victor le regarde, à la fois dédaigneux – il répugne à l'idée de se coucher comme les militants d'Act Up – et admiratif – la détermination du jeune

militant le séduit. Ce dernier se prénomme Baptiste, il vient d'avoir 23 ans. Il est entré à Act Up un mois et demi plus tôt, à l'occasion de la « Journée du désespoir ».

Baptiste est né à Nantes le 25 avril 1969. Sa mère est fonctionnaire à l'État civil. Son père est représentant de commerce ; il travaille pour une entreprise de plastification de documents et de reliures qui fournit les bibliothèques et les collectivités. Il a une sœur de trois ans plus jeune que lui, avec laquelle il entretient longtemps des relations conflictuelles. Cette hostilité de fait, il ne l'éprouve pas en ces termes, mais n'est pas le frère aîné satisfait de son statut valorisé que beaucoup d'autres garçons seraient dans une situation comparable. Au-delà de la cellule familiale, un sentiment d'insatisfaction caractérise le jeune garçon dès le début de sa scolarité. Comme la plupart des autres, il participe en classe, joue à la récréation, voit ses copains et ses copines en dehors de l'école. Pourtant, un tourment sourd et diffus le travaille, qu'il ne sait exprimer ni définir, en particulier dans ses relations avec ses camarades. A l'école primaire, son caractère joueur n'en est pas altéré, mais il se distingue par des activités qui ne sont pas celles des garçons de son âge ; avec eux il joue aux billes, mais pas au football, il préfère faire de l'élastique avec les filles. Sa maîtresse ne manque pas de lui faire des remarques à ce sujet, qui n'ont pour effet que de renforcer le décalage qu'il perçoit entre ses aspirations et les attentes extérieures.

Son entrée au collège est pour lui un choc. Il y réalise vite que l'univers confiné et relativement sécurisant de l'école primaire est bien loin. La classe de sixième qu'il intègre ne comprend que deux anciens camarades, des garçons, qu'il connaît bien mais qui n'ont jamais été de bons copains. Alors que ses résultats étaient tout à fait honorables jusque là, ils connaissent au début de cette nouvelle année un certain infléchissement, probablement lié au trouble de la nouveauté, puisque dès le second semestre, ses bulletins redeviennent satisfaisants. A partir de la troisième année qu'il passe au collège, un événement en apparence anodin survient dans sa vie et se répète, qui va le bouleverser profondément. Des garçons qu'il ne connaît pas autrement que de vue, qui ne sont pas dans sa classe mais avec lesquels il fait du sport, lui adressent sans relâche une insulte dont il ignore (ou s'efforce d'ignorer) le sens précis, mais saisit toute la violence : « Pédé ! ». Consécutivement, toute évocation de l'homosexualité provoque chez lui à cette période une sorte de panique incontrôlable, qui le plonge un peu plus chaque fois dans l'angoisse existentielle qu'il semblait déjà nourrir à son plus jeune âge. Il ne sait alors pas (et ne veut pas savoir) ce que c'est qu'être homosexuel, et moins encore s'il l'est. Mais dans l'effroi, il pressent qu'il est déjà ce qu'il ne faudrait pas qu'il soit ; ce sont les autres qui, avec cruauté, le lui disent.

Au lycée, il devient taciturne et trouve refuge dans un goût immodéré pour la musique. Il a des idoles dans le monde de la *new wave* et de la musique *gothique*, qui alors font rage, et se délecte aussi de musique classique. L'autonomie relative qu'il acquiert à son entrée dans le secondaire lui permet de se sentir libéré du poids de la fréquentation de personnes manifestant quotidiennement leur hostilité. Il a maintenant des amis proches qui partagent sa passion pour la musique, la littérature et les arts. Ils partagent avec lui un même style vestimentaire, s'habillent en noir et se crèpent les cheveux. Aux yeux de ses condisciples, Baptiste n'est plus un « pédé », mais un « corbeau », comme d'autres sont des « babas-cool » ou des « hard-rockers ». Lorsqu'à l'occasion de sorties, il porte des bijoux voyants ou du maquillage, c'est finalement au nom du style musical et vestimentaire auquel il se trouve identifié. En 1986, il entre en terminale littéraire. Il sait maintenant qu'il est attiré par les hommes mais tente de ne pas faire de la sexualité un objet de préoccupation. Avec ses amis, le problème ne se pose pas, les relations qu'il entretient avec eux reposent sur des registres qui permettent d'évacuer la question. En revanche, il tente certaines drogues à cette période, et consomme bientôt régulièrement du haschich et de la marijuana. Quant à ses condisciples, avec lesquels il entretient une certaine distance, ils le tiennent pour un original mais respectent sa personnalité qui leur inspire fascination plus que rejet. D'autant que ses résultats scolaires sont satisfaisants. Au cours des mois de novembre et décembre 1986, il participe aux manifestations étudiantes et lycéennes. Il obtient le baccalauréat sans difficulté en juin 1987, à l'âge de 18 ans.

Dès la rentrée, il s'inscrit en hypokhâgne à Paris. Non pas qu'il soit attiré par le cursus, mais bien plutôt par la capitale. Finalement, rien ne le retient à Nantes, ni ses parents qui l'étouffent malgré leur bienveillance, ni ses amis auxquels il est attaché mais dont l'emprise affective et même protectrice joue, elle aussi, comme un obstacle. Paris, où il ne s'est rendu qu'à deux reprises pour assister à quelques concerts inoubliables, représente à ses yeux l'espace naturel où il aurait du se développer. Il n'y connaît personne, mais la perspective de la solitude ne l'effraie pas : au mieux il y rencontrera les proches qui lui ont toujours manqué, au pire il se détachera de ceux qui lui pèsent. Dans tous les cas, il espère y découvrir un nouveau rapport à la vie et à lui-même. Trop heureux que leur fils soit accepté en hypokhâgne, ses parents se résignent à son départ et acceptent de financer ses études. Témoins impuissants de son mal être, ils n'ont jamais poussé trop loin les reproches ni les réprimandes, pressentant qu'elles risquaient de rompre une communication déjà bien fragile. La carapace qu'il lui ont vu se constituer au cours des dernières années est à leurs yeux une protection qui pourra le prémunir des risques d'une indépendance jugée précoce. Un studio appartenant à un membre de la famille paternelle est libre à cette période, ce qui lui permet d'éviter l'internat ou la cité universitaire.

Pour faire face à l'inconnu et l'anxiété que cela génère, Baptiste décide de rendre son apparence physique plus sobre. Il se fait couper les cheveux très courts et se débarrasse des bijoux qu'il arborait jusqu'ici comme des fétiches ou des signes de reconnaissance. Dès la rentrée scolaire, il réalise que la voie qu'il a choisie ne le mènera pas loin. Le rythme de travail que l'on attend des étudiants d'élite n'est pas celui auquel il aspire. Sa curiosité intellectuelle est grande mais elle supporte mal les contraintes imposées d'une acquisition systématique de connaissances. Il entend consacrer une partie de son temps aux loisirs qui lui sont chers : la musique et les concerts, le cinéma, les expositions, la lecture d'auteurs littéraires ou philosophiques. Il aime aussi se promener et parcourir à pied des distances considérables. Dans l'anonymat de la ville, il retrouve un peu de sérénité.

Les relations qu'il entretient avec ses condisciples sont cordiales, presque chaleureuses pour certaines. L'un d'eux exerce sur lui une forme d'attraction à laquelle il n'est pas habitué. C'est un meneur qui, sans être beau, joue d'un charme certain auprès des filles, mais aussi des garçons, sur un mode plus viril. Il semble rechercher la compagnie de Baptiste, mais celui-ci rencontre quelques difficultés à réfréner son trouble et, pour éviter la gêne, préfère maintenir une certaine distance. Le temps faisant son chemin, les deux garçons deviennent plus proches et, un soir qu'ils se trouvent dans l'appartement de Baptiste, après un dîner arrosé, ils ont une relation sexuelle furtive, la première pour ce dernier. Le plaisir est éphémère mais le sentiment qu'il ressent désormais est tenace. Malheureusement, il n'est pas réciproque. Le lendemain, le camarade se glace et fuit sans scrupule toute possibilité de colloque singulier. Premier amour interdit, premières souffrances sentimentales ; le scénario n'est pas rare et produit ici encore les effets dévastateurs qu'il prévoit. C'est la mort dans l'âme que Baptiste suit les cours à présent, et l'échec qu'il subit à la fin de l'année est pour lui comme une libération. A la rentrée de septembre 1988, il s'inscrit en faculté d'anglais.

Rapidement, il y fait la connaissance de Julien qui deviendra son premier véritable amour. D'un an plus jeune que lui, il n'a connu de son côté ni garçon ni fille. C'est leur première relation amoureuse à tous les deux ; elle durera deux ans et demi – de janvier 1989 à juin 1991. Julien est parisien d'origine, il a obtenu le même baccalauréat que Baptiste. Il partage avec lui certains points communs et une partie de ses goûts. Il est une sorte d'alter ego, en moins tourmenté. En même temps, différentes choses les séparent. Contrairement à Baptiste, Julien n'a jamais été la cible d'insultes homophobes. Comme tout le monde, il connaît et ressent l'hostilité générale, parfois sournoise, réservée aux homosexuels, mais elle ne s'est jamais portée directement sur lui autrement que par l'intégration d'un statut inférieur. Par ailleurs, ses parents, tous deux enseignants, sont déjà au fait de son homosexualité ; il leur en a parlé dès qu'il a compris que les garçons l'attiraient. C'est donc très naturellement qu'ils font la connaissance de Baptiste quelques semaines après le début de leur liaison. Ce dernier reste discret auprès des siens, que d'ailleurs il

voit peu, et lorsqu'il quitte son studio pour prendre un appartement avec Julien, c'est officiellement avec un copain de fac qu'il emménage.

La relation qu'ils vivent est exclusive et le restera : aucun des deux n'a de partenaire sexuel en dehors du couple. D'ailleurs, leur entourage est très majoritairement composé d'hétérosexuels, issus du milieu étudiant pour la plupart. Ils ne fréquentent pas le milieu homosexuel, et se contentent de lire la presse spécialisée de temps en temps ou de regarder les émissions consacrées au sujet à la télévision. C'est finalement dans la sphère culturelle, artistique ou littéraire qu'ils puisent les références et modèles auxquels ils adhèrent ou s'identifient. Ils ne participent pas non plus à la *Gay Pride* ; ils n'y sont pas hostiles mais ne se sentent pas vraiment concernés par l'événement. Leur cercle de connaissance et d'amis est naturellement au courant de leur liaison, et la différence entre leur couple et ceux, hétérosexuels, qui les entourent, se fait vite bien mince. Ce contexte explique pour une large part qu'ils n'aient encore jamais été confrontés à la réalité du sida ; ils ne connaissent aucun séropositif et l'épidémie est pour eux une menace abstraite. Ils n'utilisent évidemment pas de préservatif dans leur sexualité, à l'exception des quelques fois où ils ont essayé par curiosité ou par jeu. Ce sont des mois, des années de bonheur tranquille qui s'écoulent jusqu'à ce qu'ils obtiennent le DEUG, l'un et l'autre, en juin 1990.

A la rentrée, Baptiste s'inscrit en licence d'anglais, section civilisation américaine, tandis que Julien saisit une opportunité d'entrer dans la vie active ; il est recruté comme traducteur dans une maison d'édition. Pour la première fois depuis le début de leur liaison, ils nouent des relations séparées avec de nouveaux amis respectifs. Peu à peu, leurs réseaux amicaux se disjoignent. Au cours de l'année, les tensions se multiplient. Lorsqu'il parvient, avec succès, à la fin de sa licence, Baptiste prend l'initiative de mettre un terme à la relation. Par chance, il lui est possible de réintégrer le studio familial, ce qu'il vit en même temps comme une légère régression. L'un et l'autre font leur possible pour que la séparation s'effectue dans l'atmosphère la plus pacifique possible, mais les heurts sont inévitables, et les mois qui suivent sont extrêmement pénibles. En dépit de la sérénité acquise, du cercle d'amis proches qui l'entoure, Baptiste se trouve de nouveau plongé dans une forme de solitude affective qui lui pèse paradoxalement plus aujourd'hui qu'avant de rencontrer son premier amour. A bien des reprises, il doute d'avoir fait le bon choix en optant pour la rupture. Il décide de ne plus voir Julien du tout, pour mieux réussir à tourner la page et ne pas s'enliser dans des sentiments confus ou incertains. Heureusement, ses études le passionnent et ses résultats sont bons. Il poursuit son cursus en maîtrise et décide de consacrer son mémoire au théâtre contre-culturel aux États-Unis.

A partir de septembre 1991, il connaît quelques aventures avec des garçons de passage qu'il rencontre par l'intermédiaire de son réseau d'amis, composé maintenant pour une part d'homosexuels. Lors de ces relations passagères, il a recours systématiquement au préservatif. Pourtant, jusqu'en 1991, il n'a aucune expérience du sida et ne connaît pas de personne atteinte, alors qu'à Paris, la population homosexuelle est maintenant très touchée. Au mois de novembre, il rencontre un garçon qui lui explique faire partie d'Act Up. Il a aperçu l'association dans les médias, la connaît mal, mais en a une vision plutôt admirative. Il apprécie surtout énormément le T-shirt noir frappé d'un triangle rose et le slogan SILENCE=MORT, qu'il a vu dans les médias et sur quelqu'un dans la rue, sans pour autant être certain d'en saisir le véritable sens. Peu lui importe, l'émotion esthétique qu'il lui procure est suffisamment forte pour éveiller sa curiosité : il accepte d'accompagner son nouvel amant à la prochaine réunion hebdomadaire (RH) que tient le groupe dans une petite salle du 11^e arrondissement. L'ordre du jour ce soir là est réservé d'une part au compte-rendu de l'action qui a eu lieu le 1^{er} novembre à Notre Dame, où des militants ont interrompu la messe de la Toussaint, et d'autre part à la préparation de la manifestation de rue qui aura lieu le 1^{er} décembre pour la Journée mondiale du sida. La première chose qui le surprend est la forte concentration d'homosexuels, dont une partie ne le laissent pas insensible, et la quasi absence de filles ; il n'imaginait pas que ce groupe était à ce point catégoriel. Lui qui n'a pas l'habitude des espaces de socialisation gays, il observe avec curiosité et fascination les pratiques qui se donnent à voir. Les participants ont l'air pour la plupart très sûrs d'eux, affichant sans

complexe une homosexualité qui chez certains confine à l'exubérance. C'est la première fois qu'il voit des garçons s'enlacer ou s'embrasser en public, parler d'eux au féminin, et adopter avec auto-dérision certaines manières que les pires caricatures de l'homosexualité mettent parfois en scène. Il est également très impressionné par l'inscription visible de la maladie sur des visages ou sur des corps. Il est enfin marqué par la discipline imposée aux débats, qui laisse peu de place à l'improvisation et heurte son absence de goût pour les contraintes sociales. Mais il est saisi par l'énergie qui se dégage du groupe.

Quelques jours plus tard, il rompt avec le garçon qui l'a introduit dans le groupe ; avant même d'avoir eu le temps de décider s'il continuerait à se rendre aux réunions de l'association, cette question est réglée. Il ne participe pas non plus à la manifestation du 1^{er} décembre, car il doit réviser pour les partiels qui ont lieu la même semaine. Les mois d'hiver qui suivent sont difficiles : Baptiste s'accommode mal de la solitude affective et des rencontres sans lendemain. Un jour de mars où il se rend à pied à l'université, il tombe sur un mur d'affiches fraîchement collées. La patte graphique ne trompe pas, ce sont des affiches d'Act Up. En noir et blanc, avec une tête de mort, un texte court, une date, et écrit en gros dans la partie supérieure : « Journée du désespoir ». Elles annoncent une manifestation à laquelle il décide de se rendre. Le matin du 4 avril, il entend à la radio le compte-rendu d'une action qui se déroule devant le Père-Lachaise : le commentateur décrit des militants recouverts de sang factice, étendus devant l'entrée du cimetière, sur lequel a été peint en lettres noires l'inscription : « Ici, l'État investit pour votre avenir ». Des slogans véhéments diffusés sur les ondes donnent une idée de la scène. L'après-midi, il participe à la manifestation ; plusieurs centaines de militants défilent de la gare Saint-Lazare à la pyramide du Louvre. C'est alors un nouveau choc. La procession s'ouvre par douze cercueils noirs portés à bras le corps. Certains ont sur le visage la marque d'un tampon : « SIDA » est écrit en lettres capitales sur leur front ou leur joue. Sur la place de l'Opéra, les militants font un *die-in*. Une lettre ouverte au président de la République est lue tandis que l'eau qui s'écoule des fontaines vire au rouge sang. Plus tard, place du Carrousel, les manifestants s'assoient sur le sol et assistent, médusés, au spectacle glaçant d'un personnage *buto* qui mime la mort, nu dans le froid, avant d'être recouvert d'un drap blanc sur lequel est écrit : « Vous, que faites-vous contre le sida ? ». Pour clore la journée, certains tentent de se rendre au mémorial de la déportation sur l'Île de la Cité pour y déposer les cercueils et dénoncer ainsi ce qu'ils considèrent comme un nouvel holocauste. Une quarantaine d'entre eux sont interpellés par la police. Lorsque la journée s'achève, Baptiste ne sait pas encore s'il s'engagera dans l'association, mais il pressent qu'un des événements les plus mémorables de sa vie vient d'avoir lieu.

Le mardi qui suit, il décide de se rendre en RH. Le contact avec les militants n'est pas facile. Ce n'est que la semaine suivante qu'un garçon qui l'a aperçu lors de la manifestation du 4 avril et à la RH suivante vient lui adresser la parole. A la fin de la réunion, il lui propose d'accompagner un petit groupe qui se rend dans un bar gay du Marais : c'est la première fois que Baptiste met les pieds dans un tel lieu. Alors qu'il s'apprête à avoir 23 ans, il décide d'intégrer l'association. Mais contrairement à ce qui se passe à AIDES, rien n'est véritablement prévu pour l'arrivée de nouveaux membres à Act Up. C'est à lui seul de définir sa place et les activités qu'il souhaitera mener. Pendant deux mois, il se contente d'assister aux RH, où il noue progressivement des liens avec quelques-uns de ceux avec lesquels il a fait sa première sortie dans le milieu gay. Il participe aussi à la manifestation du 22 mai où, pour la seconde fois, il effectue un *die-in*. Lorsqu'un appel est fait pour coller les affiches appelant à participer à la *Gay Pride*, il se propose avec deux de ses nouveaux camarades. Le mot d'ordre de l'association cette année-là le touche particulièrement : « J'ai envie que tu vives ». Avec la Journée du désespoir, puis la manifestation interassociative « Plan d'urgence pour les hôpitaux », la première *Gay Pride* à laquelle Baptiste participe est pour lui un événement marquant. Les « pom-poms girls » d'Act Up (des militants « travestis » en jupe rose et T-shirt noir) ouvrent le cortège et marquent l'attention de tous. Elles dynamisent les manifestants trempés par la pluie, en dansant et en criant le slogan « Pédés, goudous, réveillez-vous ! ». L'insulte se fait mot d'ordre communautaire. Baptiste jubile.

Le 22 juin 1992 s'ouvre le procès des médecins impliqués dans le « scandale du sang contaminé ». A cette occasion, Act Up organise un *picketting* quotidien sur le parvis du Palais de Justice. Jour après jour, les militants manifestent en cercle, scandent des slogans audibles jusque dans la salle d'audience, et brandissent des pancartes représentant les portraits des politiques en activité au moment des faits, frappés de la marque rouge d'une main ensanglantée et de la mention « *Responsables / Coupables* ». Sur une grande banderole, les passants peuvent lire : « *Sida : l'État meurtrier* ». Jets de sang factice et *die-in* répétés accompagnent, à l'extérieur, le déroulement des audiences. Toutes les télévisions et tous les journaux illustreront leurs chroniques du procès de ces images. Beaucoup découvrent ainsi, dans la presse ou sur le petit écran, les militants d'Act Up qui s'affirment comme le vecteur de la colère des victimes de l'affaire et du sida en général. Baptiste vient d'obtenir sa maîtrise, il est en vacances, et participe chaque jour au *picketting*. De toutes les activités que propose Act Up, c'est indéniablement l'action publique qui l'attire le plus : les manifestations de rue, les *pickettings*, et les *zaps*, qui sont des actions éclair organisées en réaction à un événement donné contre une cible précise.

Le 27 septembre 1992 a lieu l'Assemblée Générale d'Act Up. Didier Lestrade, un journaliste musical à *Gai Pied* et à *Libération*, qui a créé l'association trois ans plus tôt, quitte la présidence. Il est remplacé par l'un des plus anciens membres de l'association, Clews Vellay, alors âgé de 29 ans. Comme son prédécesseur, il est homosexuel et séropositif. Ce double trait est alors constitutif de l'identité que portent publiquement les membres de l'association, qu'ils soient directement concernés ou non. Baptiste se sait séronégatif : il n'a pas fait de test mais il n'a jamais pris de risques, et aujourd'hui que le sida porte un visage, de nombreux visages même, il sait qu'il se protégera lors de chaque relation sexuelle. Pourtant, il porte régulièrement un badge réalisé par l'association sur lequel est écrit « *Personne ne sait que je suis séropositif* ». Il considère, conformément au discours officiel de l'association, que rendre publique sa séropositivité ou son homosexualité est un geste politique d'une impérieuse nécessité pour lutter contre le sida – et l'homophobie. Il commence à cette période à faire son *coming-out* auprès de son entourage : ses amis hétérosexuels (qu'il ne voit plus guère), ses camarades de faculté, et enfin, au début de l'année 1993, ses parents puis le reste de sa famille. Il est à présent inscrit en DEA. Avec ses deux meilleurs amis d'Act Up, il commence à fréquenter les *rave*, ces soirées organisées le plus souvent clandestinement dans des espaces désaffectés, ou de la musique électronique que l'on appelle *techno* est « jouée » par des DJs. Au cours de ces soirées, il prend de temps en temps de l'ecstasy, une nouvelle drogue dont la consommation s'étend rapidement dans ce milieu. Pour Act Up, l'année s'achève par la manifestation du 1^{er} décembre au cours de laquelle 6000 personnes défilent sous le mot d'ordre : « *Mobilisation générale !* ».

1993 est en quelque sorte l'année de la consécration médiatique pour l'association. Les actions publiques menées consécutivement aux travaux des commissions accroissent la crédibilité de l'association, lui valant une couverture médiatique jamais atteinte. Baptiste fait maintenant partie du Groupe Action Publique (GAP), chargé comme son nom l'indique d'organiser les actions publiques de l'association, dont il n'est et ne sera jamais l'un des responsables, mais plutôt la cheville ouvrière. Il participe à ce titre à l'organisation du *zap* du laboratoire d'Artois : le vendredi 29 janvier 1993, une cinquantaine de militants assiègent ce laboratoire d'analyses médicales qui, pour diagnostiquer le virus du sida, regroupe les sérums de plusieurs clients, ce qui conduit à la non fiabilité des résultats obtenus par le test. En dénonçant le recours à cette technique de *pooling*, l'association apporte aux yeux des médias la confirmation de la nécessité de son action et de l'efficacité des méthodes qu'elle emploie. Suite à cette action, qui procure une légitimité inédite au mouvement, l'attention des médias s'accroît fortement. En l'espace de quelques semaines, plusieurs revues hebdomadaires et émissions télévisées consacrent des dossiers à Act Up.

En mars, il participe pour la première fois à l'organisation d'une importante manifestation de rue. Au cours des mois de février et mars, à l'initiative d'Act Up-Paris, les principales associations parisiennes rédigent une « charte contre le sida » adressée aux candidats aux élections législatives, qui sera signée par des milliers de gens, dont des personnalités politiques, médicales, artistiques,

etc. Celle-ci donne lieu à une conférence de presse suivie, le 6 mars 1993, d'une grande manifestation de rue inter-associative sur le thème : « *Arrêtez le sida !* », réunissant plus de 10000 personnes selon les organisateurs. Au début du mois de juin 1993, Baptiste se rend à la 9^e conférence internationale sur le sida, qui se déroule à Berlin. Il s'occupe des *zaps* avec une immense exaltation : ceux qui sont organisés contre les directeurs de l'AFLS, dont Act Up critique l'inefficacité, attirent les foudres d'autres représentants associatifs français qui signent, pour la plupart, un texte rédigé de manière anonyme condamnant les méthodes de l'association. La tonalité de la participation d'Act Up à la Gay Pride du 19 juin 1993 se veut festive, en dépit d'un mot d'ordre délibérément sombre : « *C'est peut-être ma dernière Gay Pride !* », contrebalancé cependant par l'équation « *Danser=Vivre* » qui apparaît sur les T-shirts imprimés pour l'occasion. Clews Vellay y apparaît en Miss Act Up dans une robe rose d'apparat. En septembre 1993, Baptiste s'inscrit en doctorat, et décide de consacrer sa thèse à l'homosexualité dans le théâtre américain contemporain. Le 1^{er} décembre 1993, l'année d'Act Up s'achève par la pose du préservatif géant sur l'Obélisque de la Concorde, dont l'image va assurer pour longtemps la popularité de l'association dans le monde entier. La médiatisation d'Act Up, croissante au cours de l'année 1993, atteint son point culminant au moment des différentes actions organisées ce jour-là. A cette période, l'épidémie est au plus haut. 1994 est en effet l'année où est déclaré le plus grand nombre de cas de sida et de décès, dont le quart à Paris. Les homosexuels en représentent presque la moitié. Ce n'est pas un hasard si c'est à cette période qu'a lieu pour la première fois à la télévision une émission diffusée simultanément sur l'ensemble des chaînes, dans le but de recueillir des fonds privés pour la lutte contre le sida. Au cours de la soirée, Clews Vellay fait sensation et émeut une partie de la France, tandis que les militants s'agitent sur les gradins lorsque, vers une heure du matin, il n'a toujours pas été question des populations les plus touchées par l'épidémie, les usagers de drogues en particulier. Cette soirée marque un tournant dans l'histoire de l'association. Sa popularité n'a jamais été si forte, et les nouveaux qui arrivent en nombre les semaines suivantes diffèrent étrangement pour la plupart du profil alors dominant. Peu resteront au-delà de l'été.

En septembre 1994, Baptiste assiste aux deux concerts donnés par Diamanda Galas à l'American Center, dont la recette est intégralement reversée à Act Up-Paris. Cette artiste incarne la jonction entre ses deux vies : la musique et l'activisme contre le sida. Suite au décès de son frère, elle a en effet consacré une partie de son œuvre au sida, et s'est engagée activement au sein d'Act Up New York. Baptiste écoutait ses disques avant même de savoir qu'ils partageraient un jour un tel engagement commun. Le concert qu'elle propose ces deux soirs est justement celui qui reprend des extraits de sa trilogie d'albums sur le sida : il s'intitule « *Plague mass* ». La noirceur saisissante du spectacle est, pour Baptiste, dans l'esprit du temps. En effet, l'un des deux amis rencontrés à son arrivée au sein de l'association vient de décéder à l'âge de 26 ans. C'est son premier véritable deuil. D'autres militants, moins proches, meurent à la même période. Le 18 octobre 1994, disparaît Clews Vellay un mois après avoir quitté la présidence, occupée maintenant par Christophe Martet. Pour la première fois dans l'histoire de l'association, le décès d'un membre donne lieu à un « enterrement politique » : le 26 octobre, une petite foule manifeste à l'arrière du corbillard qui transporte le corps du Centre gai et lesbien au Père-Lachaise. A l'entrée du cimetière, le cercueil est porté par quatre membres de l'association, traversant une haie d'honneur de militants actionnant des cornes de brume.

Les deux dernières manifestations importantes auxquelles participe Baptiste avant de ralentir son activité au sein du GAP ont lieu le 1^{er} décembre 1994 et le 2 avril 1995. La première est la manifestation de la journée mondiale du sida qui, organisée pour la cinquième année, est déjà devenue une institution, un événement incontournable dans l'agenda du militant de la lutte contre le sida. Cette année, AIDES participe pour la première fois officiellement au défilé. L'affluence est probablement la plus importante de toute l'histoire passée et à venir du groupe. Le *die-in* qui a lieu rue de Rennes est probablement le plus important jamais effectué, même si l'on croit distinguer que l'étendue des personnes allongées se termine là où commence le cortège de

AIDES... Le 2 avril 1995 est organisée une manifestation inter-associative à la veille des élections présidentielles afin d'interpeller les candidats : « Sida, le troisième septennat va commencer ». C'est la dernière à l'organisation de laquelle Baptiste participe. Elle l'amuse beaucoup et, malgré le beau mot d'ordre d'Act Up, « Votez séropo », le conforte dans son refus de s'inscrire sur les listes électorales.

Victor est dans le cortège, il vient de revenir à AIDES après une absence d'une année. En effet, au début de l'année 1994, après presque six ans d'engagement, il ressent la nécessité de prendre un peu de distance. Son état de santé reste satisfaisant, mais il éprouve un sentiment de *burn-out*, d'épuisement psychologique, et l'activité de prévention en milieu gay qu'il a choisi de mener après avoir quitté la PTL ne le satisfait plus : le service s'est lui aussi professionnalisé, et l'enthousiasme des premiers temps n'y est plus. Un système de « carte verte » est prévu par l'association pour ceux qui souhaitent interrompre leur activité un certain temps, puis revenir ensuite. Lorsqu'au cours des premiers mois de l'année 1995, il décide de réintégrer AIDES, sa santé s'est entre-temps détériorée. Il bénéficie pourtant d'une combinaison thérapeutique de deux antirétroviraux, mais l'efficacité qu'elle produit parfois ne s'observe pas chez lui. Cet événement plaide à la fois dans le sens d'un retour au sein de l'association, tant il a besoin d'échanger avec des personnes partageant la même expérience, et de se sentir immergé dans un monde informé et solidaire qui à bien des égards le sécurise, mais il craint en même temps les regards sur son corps qui, pense-t-il, porte maintenant les stigmates de sa maladie. A son retour, il décide de s'impliquer dans un nouveau projet de l'association, un lieu d'accueil qui reçoit en journée les personnes séropositives et leur proches.

De son côté, Baptiste se retire progressivement du GAP au cours du premier semestre 1995, et se charge à présent de seconder la personne responsable de la communication et des relations avec les médias, qui est la première salariée de l'histoire d'Act Up. Il y participe jusqu'au Sidaction 1996 où le président de l'association provoque un coup d'éclat, s'en prenant violemment au seul ministre présent, avant de quitter le plateau, suivi de l'ensemble des militants présents dans la salle du Zénith. Baptiste apprécie beaucoup cette intervention, et observe avec désespoir les attaques très violentes qu'elle provoque les semaines suivantes contre Act Up et son président. A l'opposé, Victor décide de quitter définitivement AIDES après cette émission qui finit de le décourager ; il est épuisé et démotivé par les conflits et la démobilisation générale. Alors que sa santé déclinait, les nouveaux traitements le remettent sur pied au début de l'année suivante.

A la fin de l'année 1996, Baptiste entame une relation avec un garçon rencontré en dehors d'Act Up, la première qu'il connaisse depuis son entrée dans l'association. Quelques mois plus tard, il quitte Act Up, au moment où l'association crée le *mouvement Nous sommes la gauche* en mai 1997, dans le but d'interpeller les candidats aux élections législatives, et dans lequel il ne retrouve plus son intérêt initial pour l'action de l'association. Grâce aux nombreux contacts établis avec les médias dans le cadre de son activité militante, il est sollicité à cette même période pour intégrer comme journaliste un titre de presse spécialisé dans la musique et les questions de société. Il décide d'abandonner sa thèse et accepte le poste.

Approche des logiques de l'engagement à AIDES et Act Up

Les récits que l'on vient de lire sont des fictions en ce sens qu'ils ne retracent pas la vie de personnes réelles. Nous les avons construits de toutes pièces à partir des résultats d'une enquête sur les formes de l'engagement dans la lutte contre le sida dont nous dirons ici quelques mots avant d'explicitier ce choix d'une forme romanesque. Nous exposerons ensuite, en nous appuyant sur les histoires de vie de Baptiste et Victor, ce que ces récits nous apprennent des trajectoires de militants de la lutte contre le sida. Que l'on ne s'y trompe pas ; il ne s'agit pas ici de livrer la 'vérité' ou la 'théorie' des pratiques décrites dans le premier volet de cet ouvrage mais bien plutôt de mettre au jour certains mécanismes typiques des trajectoires militantes dont nous espérons qu'ils éclaireront en les explicitant les choix qui ont conduit certains individus à se mobiliser de manière durable alors même que tant d'autres, qui partageaient les mêmes caractéristiques sociologiques, ne se sont pas engagés ou n'ont fait que passer dans les associations.

L'enquête sur les logiques de l'engagement à AIDES et à Act Up a débuté au début des années 90. Fondée dans un premier temps sur la seule observation de terrain et la réalisation d'entretiens avec des engagés et des ex-engagés. Un autre volet, réalisé en 1998, a consisté en la passation d'un questionnaire postal. 502 volontaires ou ex volontaires de AIDES ont répondu à l'enquête, 613 à Act Up. Le traitement de ces données à susciter un nouveau cycle d'entretiens. Pouvoir disposer de données à la fois qualitatives (observations et récits de vie) et quantitatives (questionnaires) nous a permis, en partant des régularités soulignées par l'enquête statistique, de dégager des parcours militants typiques dont le poids aux différentes étapes de l'histoire des groupements étudiés est mesurable, et que l'on a pu ensuite approfondir au travers des récits de vie et de la connaissance qu'apporte l'observation de terrain. Un autre particularité de la recherche aura consisté à travailler à la fois avec les personnes engagées au moment de l'enquête et avec les ex-engagés. Ce choix n'a été possible que grâce à la libéralité des deux associations qui, dans le respect des règles de la confidentialité et de l'anonymisation des données, nous ont ouvert leurs fichiers. La prise en compte des ex nous a permis de travailler sur les flux d'adhésion et de sortie, nous autorisant par là à passer d'un raisonnement en termes de trajectoires singulières à une réflexion en termes de génération militante en même temps que d'aborder l'histoire des associations d'une manière dynamique.

L'exposition des résultats d'une enquête sociologique ou anthropologique repose toujours, pour le chercheur, sur des opérations de sélection et de reconstruction d'un certain nombre d'éléments qu'il considère comme pertinents pour son analyse. Tout compte rendu d'enquête passe par une mise en récit, qu'elle emprunte la forme d'un tableau statistique, d'une analyse émaillée d'extraits d'entretiens sélectionnés au gré des besoins de la démonstration ou d'une présentation détaillée d'un petit nombre de récits de vie. De ce point de vue, le fait ici de rendre compte des trajectoires militantes au moyen de récits fictionnels ne se distingue finalement qu'en ce qu'il avoue explicitement le caractère romanesque de la restitution.

Ce choix comporte d'autres avantages. La construction de personnages fictifs à partir d'éléments récurrents permet d'abord, selon nous, de se tenir à égale distance d'un traitement des données qui ignore les trajectoires singulières (par l'agrégation statistique ou par l'analyse thématique d'un nombre donné d'entretiens dans lesquels on puise des extraits illustratifs) et d'une focalisation sur un petit nombre de trajectoires singulières dont il est toujours difficile d'établir la valeur typique tant chaque vie est aussi dépendante d'une irréductible idiosyncrasie. Construits de toutes pièces, Baptiste et Victor sont donc des personnages moyens, dont les trajectoires sont à la fois vraisemblables (c'est-à-dire cohérentes) et proches de la manière dont un grand nombre des militants de la lutte contre le sida ont vécu les étapes de leur engagement. A travers leur histoire, il est possible d'insister sur la singularité de chaque trajectoire tout en construisant des articulations, des étapes, considérées comme typiques. Se pose alors le problème, souvent abordé dans les

travaux sur l'entretien, de la part de subjectivité dans la définition de ce qui justement constitue les éléments typiques des trajectoires. Sans entrer dans une discussion des implications qu'emporte de ce point de vue le recours à la biographie fictionnelle, on dira simplement ici qu'il repose sur le pari d'une valeur heuristique de la subjectivité, pour peu que l'on accepte la part d'intuition qui est au principe de toute restitution.

Le recours à la fiction permet ensuite de résoudre le problème de l'anonymat des interviewés. Dans cette recherche comme dans beaucoup d'autres, en effet, le choix de restituer l'épaisseur des expériences vécues à travers l'analyse de trajectoires rend difficile l'anonymisation des parcours. La question se posait ici tout particulièrement pour trois raisons : d'une part parce que nous entendions articuler chaque étape des existences étudiées à leur contexte (nous interdisant dès lors de modifier les dates, les rôles et les statuts occupés) ; d'autre part en raison de la taille des deux associations et de la facilité avec laquelle – nous en avons fait l'expérience – chacun pouvait reconnaître chacun derrière un pseudonyme ; enfin parce que les entretiens réalisés pour cette recherche explorent des dimensions intimes qui touchent tant à la sexualité qu'à la maladie.

Bien entendu, les portraits type de Baptiste et Victor n'illustrent qu'un certain type de parcours au sein des associations. Beaucoup parmi les militants qui ont participé ou participent encore à la lutte contre le sida ne s'y reconnaîtraient pas et, dans un cadre plus large, c'est à une galerie de portraits types que l'on devrait s'atteler. Cependant, à travers Baptiste et Victor, c'est sur un aspect essentiel que nous mettons l'accent, à savoir le rôle central joué par les homosexuels masculins dans la mise en place des premières réponses à la maladie et, plus généralement, de la mobilisation associative contre le sida. Il en découle que la gestion problématique d'une identité homosexuelle à travers l'engagement militant à AIDES ou Act Up apparaît comme une des dimensions structurantes des trajectoires militantes. La double contrainte de gérer les stigmates de l'homosexualité et de la maladie se traduit là par un travail de construction identitaire à la deuxième puissance.

Ce que l'on voudrait montrer ici, à travers les deux trajectoires présentées, c'est la complexité du faisceau de déterminations et de circonstances qui conduisent Victor et Baptiste à décider de rejoindre une association, à préférer telle activité au sein du groupe, à décider enfin, à un moment donné, de partir. Tout au long de leur parcours ils ont eu à faire des choix. A chaque étape, ces choix se révèlent être le produit complexe de conditions liés à un ensemble de propriétés à la fois personnelles et contextuelles. Chaque choix contribue ensuite à déterminer les opportunités futures par les changements induits en termes de comportement, d'expériences acquises et de perspectives. Autrement dit, à chaque étape de la biographie, les attitudes et comportements sont déterminés par les attitudes et comportements passés et conditionnent à leur tour le champ des possibles à venir, resituant ainsi les périodes d'engagement dans le cycle de vie.

Cela veut dire que le principe des actions entreprises n'est pas inscrit à l'avance dans les propriétés de chacun puisque à chaque étape survient une série de remaniements subjectifs en fonction d'éventuels changements de position et transformations des contextes. Dans le cas de nos deux protagonistes c'est d'abord la prise en compte de la particularité des contextes dans lesquels ils évoluent, et auxquels il sont confrontés de manière variable en raison de leur différence d'âge, qui contribue à expliquer la manière dont s'effectuent leurs choix militants. Concrètement, cela implique que l'étude des trajectoires militantes articule l'analyse des parcours individuels à celles, d'une part, de l'espace dans lequel s'exercent les activités sociales considérées et, d'autre part, du ou des groupements dans lesquels s'exercent ces activités.

Au moment où se crée AIDES en 1985, Victor a 26 ans. C'est à travers un engagement militant au sein du Groupe de Libération Homosexuelle de Lille qu'il entame, en 1979, le long processus qui le mènera à verbaliser son homosexualité, à l'accepter et à la révéler progressivement à ses amis, ses parents et certains de ses collègues de travail. Ce travail épiphanique correspond au moment où, la gauche arrivant au pouvoir, l'acceptation sociale de l'homosexualité semble n'avoir jamais été aussi avancée. Il délaisse alors, comme la plupart des homosexuels engagés de sa

génération, les activités militantes pour ne plus participer qu'épisodiquement à des actions politiques, y préférant de loin la fréquentation des activités communautaires à base récréative. Au milieu des années 80, dans un contexte où le sida est fortement associé à l'homosexualité, il perçoit d'abord la maladie comme une remise en cause des acquis de la décennie précédente, d'autant que l'annonce de sa propre séropositivité, en 1987, lui fait revivre dans une certaine mesure les affres d'une profonde transformation identitaire et les souffrances de la révélation. Lorsqu'il s'engage comme volontaire à AIDES, fin 1987, les motivations de Victor mêlent inextricablement la recherche d'un soutien moral et la recherche d'informations à la conviction de la nécessité de se mobiliser pour défendre les acquis politiques des années antérieures en luttant contre la discrimination des malades et pour la dissociation de leur homosexualité du sida. Son expérience syndicale et militante au GLH, même brève, facilite sa décision de rejoindre une association. Fin 1987, AIDES est la seule association de lutte contre le sida dont Victor ait entendu parler. C'est donc à elle qu'il s'adresse.

Baptiste est, lui, d'une autre génération. Il a 12 ans en 1981 et n'aura donc connu ni les mouvements homosexuels militants ni d'évolution sensible en matière de reconnaissance de l'homosexualité. Tout comme Victor, la découverte de son homosexualité et les difficultés qu'il rencontre pour en faire part dans un monde hétéronormé structurent largement son rapport au monde. Lorsqu'il s'engage, il n'a aucune expérience de la maladie. Il est séronégatif et n'a pas connu dans son entourage de personnes malades. Son arrivée à Act Up, correspond d'abord à une recherche de sociabilité et d'un engagement homosexuel qui lui permettrait de mieux gérer une identité problématique. En 1991, l'offre associative en matière de militantisme homosexuel est nulle. C'est d'abord à travers la lutte contre le sida telle que l'entend Act Up que se donnent à entendre des revendications spécifiquement homosexuelles. Pour autant, si un mouvement homosexuel puissant avait existé alors, il est probable qu'il ne l'eût pas rejoint. La lutte contre le sida fonctionne ici comme une militance homosexuelle par ricochet, la cause première de la mobilisation pouvant légitimement se dire aux yeux du monde et, par son caractère 'valeur', contribuer au renversement du stigmate de l'homosexualité. Pour Baptiste, comme pour beaucoup d'autres jeunes militants arrivés dans les associations au tournant des années 90, la militance sida offre donc le moyen de développer des stratégies d'affirmation identitaire et de socialisation visant à la fois l'acceptation de sa propre homosexualité et sa visibilité dans le monde social. La raison pour laquelle Baptiste, contrairement à Victor, est convaincu de la nécessité pour chacun de rendre publique son éventuelle séropositivité s'explique dès lors. Pour lui, la problématique de l'aveu mêle inextricablement *coming-out* et révélation de la séropositivité. La revendication de la publicité du statut sérologique fonctionne pour lui comme un moyen de poursuivre un difficile travail de retournement de stigmate. Dans le cas de Baptiste, aussi bien, le souvenir joyeux de l'excitation des manifestations étudiantes de novembre-décembre 1986 joue un rôle dans l'attraction qu'il éprouve pour les modes d'action directe d'Act Up et plus certainement encore, dans un contexte où les organisations radicales susceptibles de mobiliser la jeunesse sont relativement ternes, l'image contre culturelle d'Act Up, son esthétique flamboyante, lui offrent en quelque sorte le moyen de continuer à vivre en partie son homosexualité à travers des formes d'expression artistiques vécues comme d'avant-garde.

Victor et Baptiste ne synthétisent que deux types de parcours possibles. L'enquête par questionnaire, en croisant les raisons avancées par les individus pour justifier leur engagement avec les éléments ordonnés de leur trajectoire, permet d'approcher, tout au long de l'histoire des associations, l'évolution des motifs de l'engagement et des profils militants. Il est alors possible de montrer comment l'évolution de l'épidémie, les modifications de l'image publique des mouvements et de leur stratégie, mais aussi les modifications du contexte politique en dehors de la cause sida ont contribué, depuis 1985, à bouleverser l'identité des associations par la superposition de différentes 'générations' de militants dont les propriétés et les raisons d'agir ont varié.

L'on sait qu'au début de l'épidémie, la mobilisation s'est construite sur la base d'une proximité à la maladie, corrélée à l'homosexualité masculine, soit qu'il s'agisse de personnes directement atteintes soit de personnes touchées affectivement, c'est-à-dire dans leur entourage. Ainsi à AIDES, jusqu'en 1986-1987, le recrutement des volontaires reproduit assez fidèlement les catégories de la population atteintes par le VIH. Par la suite, le recrutement à AIDES puis dans les nouvelles associations créées à partir de 1989 connaît une évolution sensible marquée par une féminisation et un certain rajeunissement. Apparaissent donc différents profils, dessinant des sous-groupes homogènes du point de vue de leurs positions et de leurs intérêts, liés entre eux par un investissement commun.

Si la proximité à la maladie demeure constamment corrélée, à Act Up comme à AIDES, avec l'homosexualité masculine, c'est de manière massive pour ce qui est de la proximité directe et de manière plus nuancée en ce qui concerne la proximité affective. A AIDES, par exemple, les femmes homosexuelles, qui ne sont pour aucune d'entre elles atteintes directement, sont en revanche de plus en plus nombreuses au cours de l'histoire de l'association à avoir connu avant de s'engager une personne infectée par le VIH ou décédée. Par ailleurs, la proximité affective des femmes hétérosexuelles s'avère également élevée dans les deux associations. Seule différence notable et riche d'enseignements tant sur les politiques menées que sur l'image publique des deux associations, la croissance du pourcentage de ces femmes à Act Up et sa décroissance à AIDES au cours des années 90. En d'autres termes, la féminisation croissante des deux associations n'est sans doute pas redevable du même type d'explication. Si, à AIDES, la spécificité des activités d'aide aux malades combinée à la désingularisation de la cause a peut-être eu pour effet d'attirer de plus en plus de femmes issues pour une part des professions de la santé, et animées de « motivations » altruistes traditionnelles, il n'en va pas de même à Act Up où la féminisation, d'ailleurs relativement moins marquée qu'à AIDES, renvoie de plus en plus à l'expérience traumatique de la maladie ou de la perte de proches. Il reste cependant que la proximité à la maladie, quelle qu'en soit la forme, constitue bien une caractéristique majeure des deux catégories socio-sexuelles dominantes de ces associations – hommes homosexuels et femmes hétérosexuelles – ce qui fournit un début de réponse à la question des conditions de leur « cohabitation » au sein des deux groupements.

Plus précisément, à AIDES, l'enquête statistique révèle une structure par empilements successifs qui se chevauchent en partie : les plus anciennement engagés dans l'association sont ceux dont le volontariat s'organise autour d'une expérience de la maladie dans l'entourage proche, marqués par la douleur, la détresse et la solitude, mais aussi parfois la 'culpabilité' et le désir de 'témoigner'. Pour cette génération de volontaires, l'engagement est pensé principalement comme un moyen de faire son/ses deuil(s) ou de gérer l'incertitude (la peur) d'une mort anticipée. Ils sont rejoints dans les années suivantes par une seconde génération de volontaires, plus jeunes, plus souvent masculins et plus souvent atteints par le VIH que la moyenne, pour lesquels c'est la référence à une expérience directe de la maladie qui prévaut, dans une logique qui mêle recherche de soutien et volonté politique. L'engagement est là bien souvent vécu comme permettant de retrouver une utilité sociale, une activité socialement valorisante et/ou de retisser des liens sociaux distendus après l'annonce de la séropositivité ou l'entrée dans la maladie. L'activité de volontaire, dans ce contexte, est aussi un moyen de renouer des contacts avec le milieu gay et de briser le cercle de l'isolement affectif et sexuel, comme nous l'avons montré à travers le personnage de Victor. Après 1991, et surtout en 1993-1994, on note un afflux de volontaires dont les motivations se rapprochent par de nombreux traits des formes plus traditionnelles de l'engagement dit 'de solidarité', pensé dans une logique altruiste du 'don de soi'. Enfin, les volontaires marquant la plus grande distance à l'expérience de la maladie sont aussi ceux qui, plus que la moyenne, sont arrivés après 1990 et, pour plus du tiers, entre 1995 et 1997. Il s'agit principalement de volontaires partageant une vision très politique de la lutte contre le sida, soit qu'ils établissent un lien fort avec la question de la reconnaissance des droits des homosexuels, soit qu'ils associent le sida à un combat plus global pour l'égalité des droits sociaux et politiques, ce qui vient renforcer

l'hypothèse d'une vague de mobilisation liée plus largement à la fois à une certaine renaissance du mouvement homosexuel et plus généralement de la mobilisation sociale autour de toutes les formes d'exclusion.

On notera également que les divers profils ici identifiés conditionnent largement la manière dont les volontaires conçoivent de manière générale la lutte contre le sida, mais aussi les activités qu'il est urgent de mener ou les positions qu'il est bon de prendre au sein de l'association. Aussi bien, les luttes internes, le défaut d'intégration et le mal être de certains volontaires trouvent bien souvent leur principe dans cette diversité. Ainsi par exemple, ceux qui au moment de l'enquête avaient quitté l'association sont plus souvent que la moyenne les volontaires des dernières générations, attestant ainsi une relation inverse entre intensité de la proximité et défection.

A Act Up, la succession de générations distinctes au regard des raisons de leur engagement et de leurs propriétés socio-biologiques n'apparaît pas aussi clairement. On note cependant un basculement autour des années 94-95, les militants des premières années étant nettement plus marqués par la proximité à la maladie que les derniers arrivés, lesquels ont plus souvent que la moyenne rejoint l'association au nom d'un engagement élargi à d'autres causes, au premier rang desquelles la défense des droits des homosexuels. Si l'on considère les ex militants, on constate que parmi ceux qui au moment de l'enquête avaient quitté l'association, les plus nombreux sont ceux qui expriment leurs raisons d'agir en terme de proximité soit sur le mode de la nécessité de centrer la lutte sur la question du VIH. Les mêmes sont plus souvent que la moyenne partis entre 1994 et 1996, justement à partir du moment où les orientations politiques de l'association connaissent une certaine inflexion par l'insistance accrue mise sur l'élargissement de la lutte à une série de causes reliées de manière moins claire qu'auparavant au combat contre le sida et qui culmine avec l'opération *Nous sommes la gauche* à l'occasion des législatives de 1997. Par ailleurs, parmi les ex les plus récemment engagés, les raisons du départ sont plus fortement que la moyenne corrélées au *burn-out* et au deuil, à la lassitude et à la démotivation, à des difficultés croissantes d'intégration, tout se passant comme si, sous le coup de l'inflexion du discours de l'association et de l'arrivée d'un nouveau type de militants, les plus attachés à une mobilisation uniquement tournée vers la lutte contre le sida, et qui sont aussi proportionnellement les plus anciens, avaient eu de plus en plus de mal, à partir de 1994, à se sentir à l'aise à Act Up.

Au total, à travers ces successions de générations, c'est le jeu de tout un ensemble de conditions qui apparaît. Facteurs externes d'une part, parmi lesquels il faut distinguer : l'état de l'offre associative (déterminée notamment par le degré de diversification des groupements et de spécialisation des publics ciblés) ; l'évolution du contexte épidémiologique (taux variables de mortalité et de morbidité par catégories de transmission) qui détermine en partie, soit directement soit par proximité aux malades, le potentiel mobilisable ; la nature de l'intervention étatique, de la non intervention à la prise en charge par une série de politiques publiques, notamment de prévention ; enfin, en partie déterminée par tous ces facteurs, l'image publique de la maladie, qu'il s'agisse de la perception des catégories susceptibles d'être touchées, des risques de contagion ou des jugements moraux qui accompagnent le point de vue sur les malades. Facteurs internes d'autre part, qui renvoient à l'état de développement des associations (maillage du territoire, extension numérique et donc élargissement des réseaux de recrutement par inter connaissance), degré d'homogénéité ou d'hétérogénéité du collectif du point de vue des caractéristiques socio-biologiques et idéologiques (qui conditionnent également la nature et l'extension des réseaux de connaissance), niveau enfin « d'ouverture » des associations étudiées (politique volontariste de recrutement, modalités de l'intégration au collectif, etc.).

Au delà du jeu de la variation des contextes qui contribue à déterminer des unités générationnelles distinctes, l'analyse des trajectoires attire l'attention sur le fait que les individus évoluent dans de multiples mondes et sous-mondes sociaux qui peuvent, à l'occasion, entrer en conflits. Autrement dit, les organisations militantes se composent aussi d'individus insérés dans une multiplicité de lieux de l'espace social. Ils sont donc en permanence soumis à l'obligation de

devoir se plier à différentes normes, règles et logiques qui, parfois, se révèlent incompatibles. Cela implique que l'on analyse, en relation les unes avec les autres, la trajectoire militante à proprement parler (antérieure et présente), la carrière professionnelle (entrées et sorties de la vie active, mobilité professionnelle), la vie sexuelle et affective (entrée dans la sexualité, vie amoureuse, ruptures biographiques, deuils, etc), le rapport à la maladie enfin (entrée dans la maladie, développement du mal, etc.). Ces quatre ordres d'expérience se déroulent simultanément ou successivement et toute la difficulté consiste à étudier à la fois la succession des événements au sein de chaque ordre d'expérience (la structure de chaque ordre) et l'influence de chaque niveau sur tous les autres dont, bien entendu, la variable à expliquer, l'engagement militant. Les histoires de Victor et Baptiste illustrent bien à quel point il est nécessaire, pour comprendre comment, concrètement, se déroulent les trajectoires, de reconstruire le déroulement et l'imbrication de ces différents niveaux.

Dans le cas de Victor, on voit comme, une fois engagé dans la lutte contre le sida, la question se pose pour lui, à plusieurs reprises, du maintien de son engagement et donc d'une possible défection. Si jusqu'en 1990, il ne se pose pas de questions quant au maintien de son engagement, un ensemble de facteurs vont l'amener à s'interroger. L'émergence d'abord d'associations comme Act Up à partir de 1989, qui entendent placer la séropositivité au centre de leur identité provoque chez lui un certain trouble. Pourtant, il n'envisage pas, comme d'autres le feront, de rallier Act Up. Volontaire depuis maintenant deux ans, il est suffisamment pénétré de l'idéologie de AIDES pour reprendre à son compte l'idée que l'importation du modèle américain est vouée à l'échec. Mais surtout, c'est aussi à cette même période qu'AIDES se voit reconnaître par la puissance publique et l'opinion une légitimité qui le place, en tant que volontaire, dans une position valorisante et, pour tout dire, légitime, tant à ses propres yeux qu'aux yeux des autres. Son volontariat constitue de ce point de vue une ressource mobilisable dans la sphère des relations interpersonnelles, qu'il s'agisse de la relation aux proches ou au cercle élargi des connaissances et des relations de travail. Rejoindre Act Up au moment où elle fait peur et rebute impliquerait de renoncer à cette légitimité utile à la gestion du double stigmatisme de l'homosexualité et de la maladie pour se placer à nouveau en situation de fragilité sociale. Enfin, le changement de direction qui intervient alors et voit accéder à la présidence un homosexuel séropositif qui le revendique finit de lui ôter ses dernières réticences.

Les doutes le reprennent lorsque, à partir de 1991, le recrutement des volontaires se diversifie en même temps qu'il s'accélère. L'ambiance change au sein des écoutants et d'une certaine façon, il éprouve le sentiment pénible de ne plus faire réellement partie du même collectif. Le mouvement de professionnalisation de l'association, en même temps qu'il va renforcer son malaise par un relatif effacement des volontaires au profit des professionnels salariés va aussi lui permettre de trouver une porte de sortie lui évitant les coûts psychologiques d'une défection. La création de SIS et la création du groupe Pin'AIDES lui donnent l'occasion de se retrouver à nouveau dans un groupe dont l'identité lui permet de se sentir à nouveau à l'aise. Deux éléments sont ici importants : d'une part, son travail à France Télécom lui assure une grande sécurité de l'emploi si bien qu'il ne manifeste aucun intérêt devant l'opportunité que représente la création de postes salariés dans le cadre de Sida info services. Sa situation professionnelle détermine donc en partie la manière dont il va réagir au mouvement de professionnalisation de AIDES ; d'autre part, avec la modification du profil des volontaires et de l'identité du collectif, c'est aussi et peut être surtout son réseau d'amis et de relations affectives qui se voit menacé. La décision de rejoindre Pin'AIDES est là autant le fruit d'une décision politique (sur ce que doit être et faire l'association) que d'un souci de protéger sa vie affective et sexuelle.

A travers le récit de Baptiste, on voit comme le processus par lequel il décide, après ses premières prises de contacts, de militer à ACT UP est redevable d'un faisceau de conditions qui ont à voir avec des motivations et des intérêts liés à ses différentes sphères de vie. Lorsqu'une première fois il se rend à ACT UP, c'est à l'invitation de son amant du moment. Il est plutôt séduit et attiré par

ce qu'il voit et entend en RH mais la rupture bientôt consommée avec son mentor et l'arrivée des partiels vont différer son engagement de quelques mois. Il ne franchit vraiment le pas qu'après sa participation à la journée du désespoir lorsqu'il décide de retourner en RH. Sa solitude lui pèse alors et lorsque, par un concours de circonstances, un garçon lui propose de le rejoindre lui et d'autres amis pour une virée dans le marais à l'issue d'une RH, il a le sentiment immédiat d'avoir frappé à la bonne porte. Au delà de ces circonstances, il se trouve qu'il arrive à un moment fort de l'histoire de l'association qui voit se dérouler successivement trois manifestations importantes qui vont le tenir en haleine, suivies par le *picketting*. Ces actions nourrissent sa motivation en renforçant son goût marqué pour la dramaturgie, en même temps que la médiatisation croissante d'ACT UP, liée à l'enchaînement de l'affaire du sang contaminé, au *zap* sur le laboratoire d'Artois, la capote sur l'obélisque et le sidaction d'avril 1994, contribuent à entretenir son élan. Le fait qu'il effectue sa première sortie dans un bar gay avec des militants et que, dans la même période, il participe à la *gay pride* jouent là également : ces deux événements marquent une étape importante dans son travail de *coming-out* et lui offrent des occasions de rencontrer des partenaires sexuels. Enfin, parce qu'il est étudiant en 3^e cycle, il lui est facile de gérer son temps libre, d'autant plus que son goût pour l'étude s'érode au fur et à mesure qu'il perçoit de plus en plus vaguement où elles le mènent.

Le processus par lequel il se désengage, après le sidaction 1996, ne peut se comprendre, lui aussi, que si l'on tient compte de l'intrication de la vie sexuelle et affective et de la carrière professionnelle avec le déroulement de la trajectoire militante. Lorsqu'il évoque son départ, Baptiste insiste d'abord sur l'arrivée des trithérapies et le relâchement de la pression sur l'épidémie. L'urgence du combat, la nécessité de lutter jour après jour contre l'épidémie et l'impérialité des pouvoirs publics se vit de moins en moins comme un impératif catégorique. Pourtant, il souligne bientôt d'autres conditions à son départ qui font penser que l'évocation des nouveaux traitements, pour lui qui est séronégatif, fonctionne en premier lieu comme un mode de rationalisation et de justification. D'abord, la relation qu'il a entamée en 1996 lui procure la sécurité affective et l'ouverture à de nouveaux réseaux d'amis qui en quelque sorte lui donnent la possibilité de se déprendre d'ACT UP, alors même que, par ailleurs, son amant est particulièrement fier de ses activités militantes. Celles-ci lui offre en effet, à peu de frais, un engagement par procuration et un vernis radical dont il peut se prévaloir auprès de son propre cercle d'amis. En même temps, pour Victor, la conciliation de sa vie amoureuse et de ses activités militantes l'oblige bientôt à des arbitrages liés au manque de temps. La disjonction croissante entre sa vie privée et sa vie militante l'amène en quelque sorte à 'compter ses heures' pour préserver ce qu'il perçoit dorénavant comme 'des moments de liberté'. Enfin, Baptiste évoque également la détérioration du climat de l'association dans la motivation de son départ. Il souligne les rivalités entre factions, les coups bas, dont il dit avoir pris conscience et commencé à souffrir dès 1995 lorsqu'il a rejoint le groupe communication et médias et qu'il s'est vu accusé par certains de vouloir 'faire carrière' au sein de l'association, à un moment où la création de postes salariés commence à se mettre en place. Ce qu'il ne souligne pas, c'est que son départ s'inscrit plus largement dans une vague de défection qui touche justement le petit groupe dont il se sentait le plus proche. Autrement dit, au moment même où se constitue ailleurs, articulées à la sphère domestique, de nouvelles relations, les réseaux d'interconnaissance construits dans la sphère militante se délitent.

Lorsque le rédacteur en chef d'un organe de presse nationale dont il a fait connaissance dans le cadre de ses nouvelles activités à ACT UP lui propose de l'embaucher comme journaliste pour s'occuper de toutes les questions afférentes aux mouvements sociaux et aux organisations d'extrême gauche, il accepte sans hésitation. La proposition intervient dans un contexte où justement, Baptiste est confronté à la question de son avenir professionnel. A 26 ans, il a bien conscience que son inscription en thèse est moins le fruit d'une forte motivation qu'un moyen de différer son entrée dans la vie active. Ses études littéraires, pense-t-il, ne l'auront mené à rien de concret. Or, justement, la proposition qui lui est faite lui fait prendre conscience que sa

connaissance du monde des médias, sa familiarité et son assurance avec les pouvoirs, ses qualités d'écriture constituent autant de ressources qui, acquises dans le cadre de l'activité militante, sont convertibles sur le marché du travail. L'entrée dans la vie active comporte enfin une série d'attraits liés à l'acquisition d'une véritable indépendance financière. De plus en plus mal à l'aise vis-à-vis des subsides que lui versent ses parents, il est particulièrement fier à l'idée de leur annoncer que, justement grâce au militantisme qu'ils ont toujours perçu comme une menace pour sa réussite, il a trouvé un emploi valorisant et qu'il va gagner plus que son père qui approche de la retraite. Sentiment certes cruel mais qu'il faut sans doute rapporter aux inquiétudes familiales et au discours, longtemps entendu et en partie intégré par Baptiste, sur le handicap social que constituerait l'homosexualité. Finalement, Baptiste insiste sur le fait que sa nouvelle activité ne l'éloigne finalement pas complètement de l'association et qu'il va pouvoir poursuivre de l'extérieur le travail de lobbying dont il s'était fait une spécialité A ACT UP. En acceptant cet emploi, il n'a pas le sentiment d'avoir renié le moindre de ses engagements ni n'est confronté à l'expérience de devoir gérer son identité sexuelle au travail, dans la mesure où il est clairement identifié dans son nouvel univers professionnel comme ex militant de la lutte contre le sida.

L'exemple développé ici du processus de désengagement de Baptiste permet d'insister sur le fait que les contraintes de la carrière, en lien avec la position dans le cycle de vie, sont ici centrales. Il faut donc articuler les changements dans la sphère des engagements publics avec les changements dans la carrière professionnelle (sortie des études et entrée dans la vie active, perte d'emploi, etc), tout particulièrement dans le cadre des associations de lutte contre le sida : en effet, la situation très particulière des personnes atteintes au regard du travail dans les premières années de la mobilisation, (difficulté à conserver, quelquefois, une activité salariée et, surtout, resserrement des perspectives d'avenir et réduction des possibles latéraux), a pu constituer pour beaucoup un facteur explicatif de l'engagement. Aussi bien, l'apparition des nouvelles thérapies et la nécessité, pour beaucoup, de penser à nouveau un avenir professionnel a pu jouer dans le phénomène du désengagement.

Ce constat invite à rapporter les conditions de possibilité des trajectoires militantes à la variation des opportunités professionnelles, tout particulièrement dans les configurations où les ressources acquises dans la sphère militante peuvent faire l'objet d'une reconversion dans le champ des activités salariées. Ce poids des opportunités disponibles, n'est jamais autant visible que dans les mouvements 'experts' où la cooptation des militants les plus chevronnés par les institutions étatiques ou para-étatiques est fréquente. Dans le cas de la lutte contre le sida, le développement de l'intervention étatique s'est traduit par la création d'un « marché de l'emploi » directement en lien avec le sida, mais aussi, de manière dérivée, l'homosexualité, tant par la création d'agences et de structures associatives que par le financement des associations existantes et donc le développement du salariat. Précisons encore que cette extension des possibles professionnels a sans doute permis, pour certains, la réduction des tensions propres à une homosexualité ou une situation de malade qui doivent le plus souvent demeurer cachées dans le cadre professionnel. De ce point de vue, l'offre nouvelle d'emploi a aussi permis de concilier, au delà de l'idéologie et de la pression matérielle, le double jeu (entre sphère du travail et vie privée) qu'impose souvent une société homophobe.

Notes bio :

Christophe Broqua est doctorant en anthropologie sociale à l'EHESS et chercheur associé au Centre d'Ethnologie Française – Musée National des Arts et Traditions Populaires. Il prépare une thèse sur l'engagement au sein de l'association Act Up-Paris. Il a publié différents articles sur les formes de mobilisation collective contre le sida et sur les réactions des homosexuels face à l'épidémie. Il a co-dirigé avec Françoise Loux la publication en 1998 d'un numéro spécial de la revue *Ethnologie française*, « Sida : deuil, mémoire, nouveaux rituels ».

Olivier Fillieule est chercheur en science politique au CNRS (CRESAL). Il travaille actuellement sur le secteur associatif environnemental et les mouvements de lutte contre le sida. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur les mouvements sociaux dont *Stratégies de la rue. Les manifestations en France*, Paris, Presses de sciences Po, 1997.